

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 223. — SAMEDI, 11 AOUT 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



L'AMOUR AUX CHAMPS. — TABLEAU DE M. ANDRÉ BROUILLET

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 11 AOUT 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : L'orage, par le marquis de St-Lambert.—Causette, par Raoul Renault.—Étymologie.—Faune australienne.—Nos illustrations.—Causette médicale, par le Dr. Lécutus.—Science amusante.—Pourquoi Alfred chante si bien.—Primes du mois de juillet.—Chronique de la mode.—Carnet de la ménagère.—Choses et autres.—Feuilletons.

GRAVURES : L'amour aux champs.—Les mois fleuris : Août. Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une séance publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



**H**RANCHEMENT j'ai beaucoup de mal à mettre de côté l'esprit de boutique, qui existe un peu partout, pour ne pas être très fier du succès remporté par les imprimeurs du MONDE ILLUSTRÉ au grand concours des typographes qui a eu lieu le 28 juillet.

Le premier et le troisième prix !

Ce succès fait honneur aux heureux concurrents et à leurs patrons, et je suis certain qu'il fera plaisir à tous les amis du journal, car il me semble qu'il s'est établi des relations d'amitié toutes particulières entre lecteurs et éditeurs du seul journal français illustré qu'il y ait en Canada.

\*.\* Les mois d'août et de novembre, disent les savants, présentent chacun un maximum d'étoiles filantes.

C'est, en effet, pendant ces deux que l'on observe le plus grand nombre de ces lumières fugitives qui déchirent un instant l'espace pour disparaître presque aussitôt, mais c'est surtout pendant la nuit du 10 août que le phénomène est le plus remarquable.

Comme les abonnés du MONDE ILLUSTRÉ reçoivent généralement leur journal le jeudi, je les prie de ne pas manquer d'observer ce feu d'artifice que le ciel nous donne gratuitement et qui aura lieu, cette fois, pendant la nuit de vendredi; la scène est assez grandiose et la température suffisamment douce pour motiver une veillée en plein air.

Vous ne regretterez pas ces quelques heures de contemplation.

Debouts sur une cime, afin que votre œil embrasse un plus large horizon, relevez la tête, vieillards et jeunes gens, regardez le firmament; Dieu en détache une étoile et trace dans la nuit de fulgurantes lignes d'or, signes mystérieux dont le sens nous échappe.

Mais pour mieux apprécier encore la beauté de ces splendeurs, lisez cette description, résumé des impressions d'un penseur en face de l'immensité des cieux :

\*.\* « Porté sur une sphère mobile, plus petite dans l'immensité que le grain de sable sur les plages de l'Océan, je contemple les cieux. Mon œil y découvre des milliers de flambeaux qui scintillent, et ces milliers de flambeaux sont autant de mondes plus vastes que celui dont la terre, ma patrie, n'est qu'un humble satellite. Pendant cinquante siècles, l'humanité a transporté d'un de ces mondes à l'autre son imagination rêveuse; mais un jour, la science est venue la réveiller et lui a dit : Je puis étendre la vision qui te transporte et multiplier ces étonnements. Regarde.—O merveille ! l'espace s'est ouvert, des profondeurs immenses se sont ouvertes, des mondes nouveaux ont apparu, et l'homme stupéfait s'est écrié : l'infini !

« Oui, l'infini ; quelles distances et quels nombres ! Notre radieux soleil, éloigné de trente-huit millions de lieues, touche, en quelque sorte, les parois de notre sphère. La pâle Lune, l'excentrique Mercure, la blanche Vénus. Murs aux reflets de pourpre, le gigantesque Jupiter, Saturne à la lumineuse ceinture, le mystérieux Uranus, le froid Neptune ne sont plus seuls à se mouvoir dans les espaces que le Soleil traverse de ses rayons ; une légion d'astres, longtemps inaperçus enchevêtraient leurs mouvements entre les orbites des vieilles planètes. Sont-ce des mondes minuscules obéissant depuis l'origine des choses aux lois de leur création ? Sont-ce des éclats de grands mondes épuisés de vieillesse et incapables de retenir autour d'un centre éternel de ces éléments impatiens ? La science informe sur ces questions ; mais nous n'avons pas besoin d'attendre ses réponses pour savoir que notre système tout entier : soleil, planètes, astéroïdes, météorites, n'a pas plus d'importance par rapport à l'immense univers qu'une goutte d'eau dans laquelle baigneraient quelques grains de poussière.

« Savez-vous à quelle distance est, dans l'océan du monde, la goutte d'eau la plus proche de notre goutte d'eau, c'est-à-dire l'étoile nouvelle de notre système :

« Ne tourmentez pas votre imagination, la réalité est plus poignante que vos rêves. Huit milliards de lieues nous séparent de l'étoile la plus rapprochée de nous. Enfoncez vous dans les profondeurs du firmament, laissez passer quatre mondes, au-delà de l'étoile polaire, voici un astre qui marque cent soixante-dix milliards de lieues.

« Plus loin, les chiffres s'épuisent, l'imagination s'égaré, et la science compte : cent ans, mille ans, dix mille ans, mille siècles, dix mille siècles.

« Qu'est-ce à dire, pourquoi des années et des siècles ?

« Parce que les lieues ne peuvent plus s'écrire. Il y a des étoiles tellement éloignées de nous, qu'un agile courrier ne peut parcourir la distance qui les sépare de notre terre qu'en employant cent ans, mille ans, dix mille ans, mille siècles, dix mille siècles d'une course effrénée, oui, d'une course effrénée, car ce coursier c'est la lumière, la lumière qui dévore soixante-quinze mille lieues en une seconde.

« Quelles distances, grand Dieu ! mais, entre ces distances, croyez-vous qu'il n'y ait que le sombre et froid abîme du vide ?—Non.—Le télescope, à mesure qu'il se perfectionne, nous révèle, au-delà des six mille lumières que distingue notre œil, des millions et des millions de soleils auxquels s'ajoutent continuellement d'autres soleils dont la lumière, en chemin depuis la création, nous arrive aujourd'hui ou nous arrivera demain.

« Et ces millions de soleils sont la poussière d'une nébuleuse qui nous emporte dans son mouvement, et il y a dans des lointains incommensurables d'autres nébuleuses dont les flancs sont chargés d'autres millions de soleils.

« Quels nombres !

« Eh bien, ce n'est pas tout. Au-delà du rayon qu'embrassent nos plus puissants instruments d'optique, l'espace n'est pas fini ; et, entre les soleils, poussière des nébuleuses, nous ne verrons peut-être jamais, une autre poussière, l'incalculable armée des planètes et des astéroïdes dont ces soleils sont les foyers. »

Quelle éloquence ! quelle largeur ! et comme cette grandeur de style donne presque une idée de l'infini !

Et cette page scientifique vient d'un des plus

grands orateurs de notre siècle, du Père Monsabré, qui l'a dite dans une de ses conférences prêchée à Notre-Dame de Paris.

Lisez la attentivement, et ce soir, quand, silencieux et dans l'extase, vous assisterez à l'illumination du ciel, la description faite par le grand prédicateur vous reviendra à la mémoire, et vous comprendrez mieux encore la poésie du spectacle qui se déroulera sous vos yeux.

\*.\* Ce spectacle, il est là devant vous tous les jours, et cependant bien peu d'entre nous y font attention.

Aujourd'hui, toute l'admiration est réservée à la tour Eiffel, que l'on élève en ce moment sur le Champ-de-Mars, pour l'exposition qui aura lieu l'année prochaine.

Déjà plusieurs de nos amis qui sont allés à Paris dernièrement ont pu assister aux premiers travaux qui peuvent donner une idée de ce que sera le plus haut monument que l'homme ait jamais élevé.

Plus de mille pieds ! Près de cinq fois la hauteur des tours de l'église Notre-Dame de Montréal.

C'est bien haut, n'est-ce pas, l'aigle seul habite ces régions, et cependant ce n'est pas grand chose quand on compare cette hauteur aux distances sans fin dont je vous parlais tout à l'heure.

Mais nous sommes si petits, que tout ce qui dépasse un peu notre tête nous semble énorme.

\*.\* Ainsi que vous le savez déjà, la ligne de vapeurs Bossière, établie entre Québec et le Havre, a organisé une excursion des membres de la presse, et comme le départ doit avoir lieu ces jours-ci, je vous donne, à titre de renseignement, la liste des voyageurs qui y prennent part :

Faucher de Saint-Maurice, député du comté de Bellechasse, président de l'Association de la Presse, représente l'Electeur.

Léon Ledieu, LE MONDE ILLUSTRÉ.

F. G. M. Déchéne, député du comté de l'Islet, La Justice.

M. Poisson, Le Journal de Québec.

W. Bury, Le Post.

P. Lemay, homme de lettres.

J. Tessier, député, Quebec Law Report.

M. Cloutier, La Gazette des Campagnes.

A. B. Longpré, protonotaire.

A. A. Lussier, député du comté de Verchères.

N. Turcotte.

J. Jodoin, avocat.

M. Lavrie, avocat.

E. J. L. Désaulniers.

Mes amis qui comptent ne plus lire ma prose pendant mon absence seront un peu désappointés, car je compte continuer ma collaboration au MONDE ILLUSTRÉ, que je vais avoir l'honneur de représenter en France.

Un peu de répit à mes lecteurs leur aurait sans doute fait beaucoup de bien, mais comme je tâcherai de rendre mes causeries un peu moins monotones, j'espère que les regrets seront tempérés par beaucoup d'indulgence.

Je vais saluer la vieille France que j'aime, ainsi que vous le savez, d'un amour ardent, à cause de ses qualités et, pourquoi ne l'avouerai-je, un peu aussi à cause de ses charmants défauts.

Je dirai à nos cousins de là-bas que le souvenir de la mère-patrie est toujours vivace ici ; que les Canadiens, conservent précieusement l'héritage que Louis XV n'a pu leur voler, malgré tous les efforts de la Pompadour, qu'on parle la vieille langue des bords de la Sainte sur les rives du Saint-Laurent, et que chaque jour nous prions Dieu qu'il protège la France.

Léon Ledieu

Le bonheur engloutit nos forces, comme le malheur éteint nos vertus.—H. de BALZAC.

Des lois, des institutions, c'est bien ; mais cela ne suffit pas, il faut des mœurs et surtout des hommes.—ED. MANGÉVRIER.



## L'ORAGE

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage ;  
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau ;  
Un sombre fureur agite le taureau ;  
Il respire avec force, et, relevant la tête,  
Il semble, en mugissant, appeler la tempête.  
On voit, à l'horizon, de deux points opposés  
Des nuages monter dans les airs embrasés ;  
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.  
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre ;  
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,  
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.  
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,  
Dont le son lent et sourd attriste la nature.  
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,  
Et la terre en silence attend dans la terreur.  
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre  
Dissipait tout à coup sous un voile grisâtre ;  
Le nuage élargi, les couvre de ses flancs ;  
Il pèse sur les airs tranquilles et brillants.  
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,  
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue,  
Elle redouble, vo'è, éclate dans les airs.  
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs  
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.  
Du couchant ténébreux s'élançait un vent rapide  
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,  
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.  
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,  
Dérobe à la campagne un reste de lumière.  
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés  
Font entrer à grands flots les peuples égarés  
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée  
Te demander le prix des travaux de l'année.  
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés  
Écrasent, en tombant, les épis renversés.  
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;  
Le fermier de ses champs contemple les ravages,  
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.  
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés  
Descend à grand bruit les graviers et les ondes,  
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.  
O récolte ! ô moisson ! tout perit sans retour :  
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

Marquis de SAINT-LAMBERT.

## CAUSETTE

LE BONHOMME SAINT-PIERRE, UN DES NEMRODS  
DE SAINT-THOMAS

**P**OUR servir d'introduction à ma petite cause sur le bonhomme Saint-Pierre, un fervent disciple de saint Hubert, je vais citer quelques lignes d'une lecture qui a été faite, à l'Institut de Montmagny, il y a quelques années :

Il y a de cela au moins dix-huit ans, avaient lieu dans l'église de Saint-Michel de Bellechasse les obsèques d'un vieillard plus que septuagénaire. Le convoi funèbre était suivi par une foule relativement nombreuse, et un étranger de la localité ne se serait jamais douté que ce cercueil contenait les restes d'un mortel qui avait passé sa vie dans le plus grand dénuement pour mourir dans la plus grande indigence.

Le secret de cette démonstration *in extremis*, le voici :

Cet homme avait été un type unique, un type qui ne s'était jamais rencontré sur nos rives et qui, très probablement, ne s'y rencontrera jamais.

Les dépouilles de ce vieillard étaient les restes mortels d'un personnage devenu légendaire, depuis Kamouraska jusqu'à Lévis, c'étaient les restes mortels de Saint-Pierre, surnommé le chasseur !

Le bonhomme Saint-Pierre, sans être un phénix, était un homme intelligent. Il s'était ainsi adonné, dit-on, à la vie nomade, parce qu'il avait été malheureux en amour.

Il était gouailleur de sa nature, et, surtout, il aimait à faire parler de lui par les *tours* qu'il jouait aux personnes qui avaient la complaisance et la charité de l'héberger.

\*.\*

Un beau soir, par une pluie à boire debout, le bonhomme Saint-Pierre arrive tout crotté chez mon grand-père et demande un abri pour la nuit : ce qui lui fut accordé, car mon grand-père connaissait Saint-Pierre pour l'avoir hébergé souvent ; et il savait qu'il était intéressant quand il racontait ses aventures de chasse et de pêche et les bons tours qu'il avait joués.

Cette fois-là, Saint-Pierre ne fut pas très gai. Et, comme on lui demanda pourquoi il avait l'air si sombre, il répondit :

— Je me fais vieux, et à mon âge il ne faut pas grand'chose pour attraper son coup de mort. J'ai une si mauvaise paire de bottes que je n'ose plus aller chasser...

Il fit une pause et continua sur le même ton :

— Tiens, Léon (c'était le nom de mon vieux grand-père), tu m'obligeras infiniment en me prêtant la paire de bottes neuves que tu es après huiler.

— Mon cher Saint-Pierre, j'en ai absolument besoin pour demain, car c'est demain que je commence à faucher mon jonc sur la batture.

— Prête-les moi, petit frère, je te les remettrai aussitôt que j'en aurai fini.

Mon grand-père lui donna les bottes en en faisant d'avance le sacrifice, et Saint-Pierre partit immédiatement, léger comme un chevreuil et fier comme un paon.

Quinze jours après cette courte visite de Saint-Pierre, mon grand-père le rencontra. Il portait encore les bottes qu'il avait empruntées, mais elles étaient un tant soit peu endommagées.

— Tu ne m'as pas encore rapporté mes bottes, Saint-Pierre, lui dit mon grand-père d'un ton sec.

— Écoute, petit frère, je t'ai dit que je te les remettrai quand j'en aurai fini, et c'est ce que je prétends faire aussitôt que je n'en aurai plus besoin.

Mon grand-père eut beau protester, ce fut inutile.

Six mois après cette rencontre, Saint-Pierre rapporta les bottes, mais elles étaient complètement usées.

— Tiens, petit frère, dit-il en remettant les bottes. Quand Saint-Pierre promet quelque chose, il tient sa parole. Maintenant que j'en ai fini, je rapporte tes bottes et te remercie de tout mon cœur.

\*.\*

Saint-Pierre savait faire de l'argent avec rien.

Ainsi, un bon jour, il entre chez un des principaux citoyens de Montmagny et lui dit qu'il a de bien belles anguilles à vendre.

— Très bien, Saint-Pierre, lui fut-il répondu. Combien les vends-tu ?

— Ça dépend. Les petites douze sous, et les grosses trente sous.

— Je vais en prendre quatre grosses. Tiens, voici une piastre.

— Bien, merci, répliqua-t-il avec un fin sourire au coin des lèvres. Maintenant, petit frère, tu vas prendre une ligne, des hameçons et des vers, et tu vas aller les pêcher à la rivière.

Sur ce, il décampe sans tambour ni trompette.

\*.\*

Saint-Pierre ne chassait pas seulement à Saint-Thomas, il avait encore l'habitude d'aller d'une paroisse à l'autre, et aussi très souvent il se payait le luxe d'un voyage à Québec, ce qu'il appelait un voyage au long cours.

Il faisait le trajet pédestrement.

Il arrive à Lévis, un jour, par une de ces rudes journées de janvier ; il était environ onze heures du soir, et tout était silencieux. Il va frapper à la porte d'une belle maison de briques, dont la façade était encore toute illuminée et demande à coucher.

— Mon mari est sorti... Aussi, comme nous marions notre fille aînée demain, vous nous gênez, répondit la maîtresse de la maison.

— Oh ! non ! ma chère petite sœur, je ne te gênerai pas ; d'ailleurs, je ne suis pas difficile, je me coucherai auprès du poêle.

Enfin, sur ses instantes prières, on lui permit de rester pour passer la nuit.

Il remercia l'hôtesse à sa manière et, avec son sang-gêne habituel, il prit une chaise, s'assit près du poêle, tira de sa poche une pipe de plâtre doublement cul-tée, et, sans mot dire, savoura placidement son petun.

Quoique Saint-Pierre ne parut pas s'inquiéter de ce qui se passait, c'est-à-dire des préparatifs que l'on faisait pour la noce, n'empêche pas qu'il surveillait cela du coin de l'œil, mangeant des yeux les poulets, les dindes et les oies rôtis, et les pâtisseries et sucreries sortant du fourneau.

Ce qu'il étudia le plus attentivement, ce fut le chemin qu'il fallait prendre pour aller à la dépense.

Vers minuit, lorsque tout le monde de la maison s'en fut couché, Saint-Pierre ronflait comme un ogre, dormant du sommeil du juste et levant au repas pantagruélique qu'il allait prendre.

Vers trois heures et demie, il sortit de son profond sommeil et fila tout droit à la dépense.

Rendu là, il mit le grappin sur une oie rôtie et la mangea toute entière y compris la farce. Après quoi, il retourna dans la cuisine pour laisser faire la digestion, car il était repu comme un serpent.

Il se préparait à lever le camp lorsque la maîtresse de la maison fit son entrée dans l'appartement.

— Vous vous en allez déjà, père ? lui demanda-t-elle.

— Oui, petite sœur. J'ai une longue marche à faire et il faut que je sois rendu à bonne heure.

— Mais vous allez déjeuner avant de partir ?

— Non, non, merci, petite sœur ; je n'ai pas faim du tout.

— De quelle paroisse êtes-vous ?

— Je demeure au village de l'Oie.

— Est-ce une belle place, les habitants sont-ils à l'aise ?

— Sur les côtes, on crève ; mais dans le *fard* — pour farce, ce qui donnait à entendre *fort* ou *centre* — dans le *fard* on fait bombance... Au revoir.

Quand le temps fut venu de préparer le dîner de noce, on fut très surpris de voir le dégât que Saint-Pierre avait fait dans la dépense.

— Et encore, disait on, il nous l'a dit avant de partir, et nous n'avons pas été assez fins pour comprendre... Ah ! avec cette oie, il pouvait très facilement se passer de déjeuner.

\*.\*

Saint-Pierre en a fait bien d'autres durant sa vie, vagabondant sur les grèves et autour des bâtisses, fusillant souvent des oies, des outardes et des canards domestiques à défaut de gibier sauvage, et dans ces cas-là, il allait chez le propriétaire du gibier qu'il venait de tuer, et disait en entrant :

— Je vous apporte de quoi faire un bon fricot à condition que vous m'ébergiez.

RAOUL REPAULT.

## ÉTYMOLOGIE

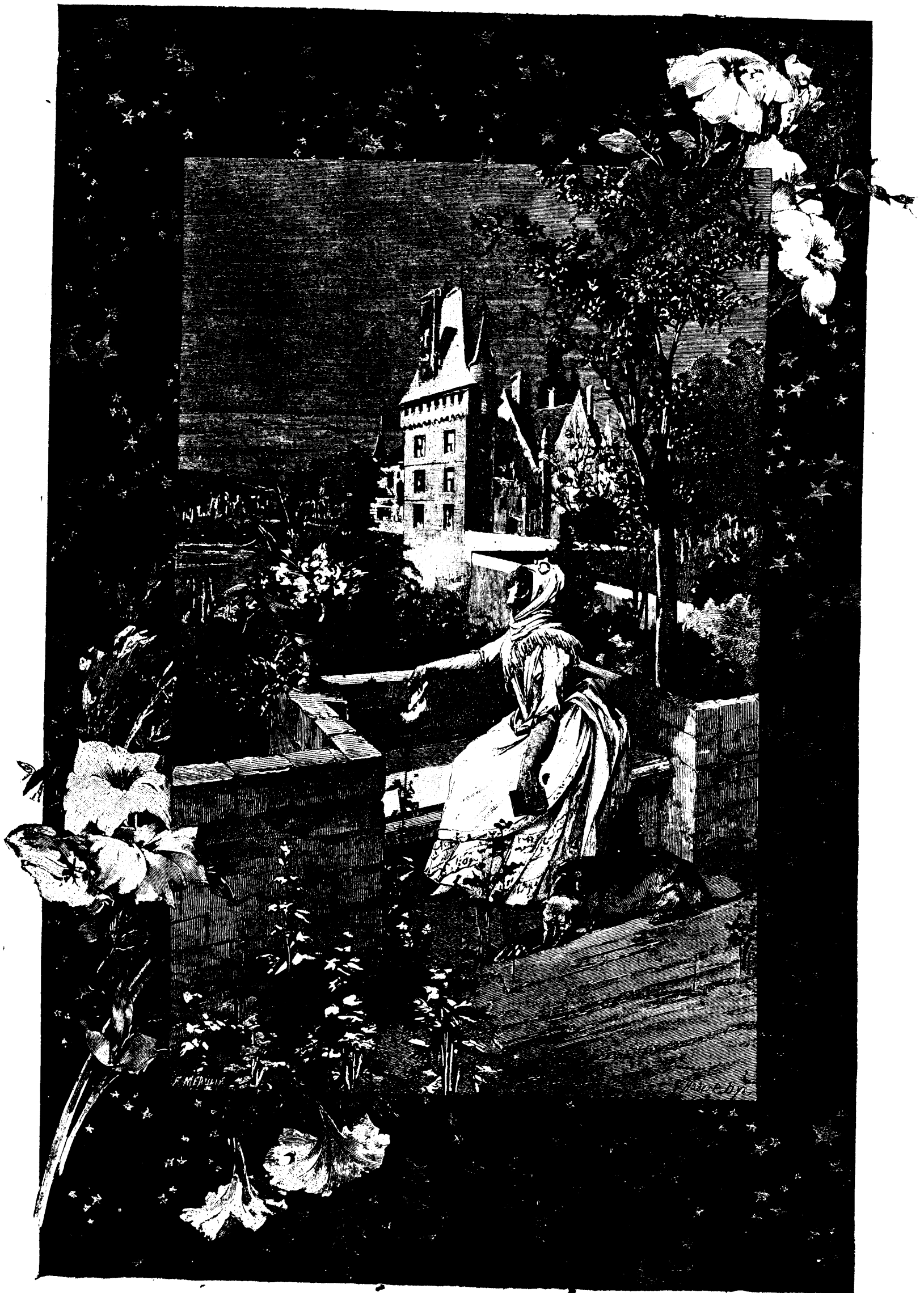
## BRETAGNE

L'île qui porte aujourd'hui le nom de pays-uni d'Angleterre et d'Écosse, fut nommée primitivement *la contrée aux vertes collines*, ensuite l'île du *Miel*, et, en troisième lieu, l'île de *Bryt* ou de *Prydain* ; de ce dernier mot latinisé paraît s'être formé le nom de Bretagne.

D'abord, il n'est pas hors de propos de dire qu'on ne sait rien d'authentique sur ce pays avant César. Les traditions bretonnes veulent que toute la Bretagne méridionale ait été habitée par les Cambriens et les Logriens. Ces deux peuples, ayant résolu d'élire un roi, cette élection fut pour eux une cause de troubles continuels. Chacune des deux nations prétendait au droit exclusif de fournir des candidats pour la royauté du pays. Or, le siège de cette royauté étant sur le territoire logrien, il résultait que les hommes de cette nation parvenaient plus facilement que les autres à la dignité de roi. Les Cambriens, étant la race la plus antique de la Bretagne, prétendaient que la royauté leur appartenait de droit. Pour justifier leur prétention, ils faisaient remonter l'origine du pouvoir qu'ils ambitionnaient bien au-delà des conquêtes romaines, et ils en attribuaient l'institution à un certain Prydain, qui autrefois avait réuni l'île entière sous son sceptre et avait décrété qu'elle appartiendrait désormais à sa nation — d'où le nom de Bretagne.

D'autres étymologistes prétendent que le mot Bretagne vient de *Prydain* ou *Brittein*, qui, dans le langage du pays, veut dire beauté. Par corruption, ajoutent-ils, *Prydain* ou *Brittein* aurait fait Britannia (Bretagne).

HECTOR SERVADAC.



LES MOIS FLEURIS : AOÛT. — DESSIN DE M. HABERT-DYS

FAUNE AUSTRALIENNE

LE KANGOUROU

**K** le kangourou (*macropus*) mammifère du genre des marsupiaux, c'est-à-dire qui portent, comme la sarigue, leurs petits dans une poche formée par une membrane de l'abdomen, abonde en Australie.



Kangourou à dos noir

Il a un peu la tête du lièvre ou du lapin, avec le museau de la gerboise, mais ses oreilles sont plus courtes et toutes droites, son pelage varie suivant les espèces; il est tantôt rousâtre, tantôt bleuâtre sur un fond gris, quelquefois sa couleur ressemble à celle de la loutre. Les pattes antérieures des kangourous sont courtes et garnies de cinq doigts armés de griffes très fortes.

Souvent, dit Mgr Salvado, je les ai vu saisir une de leurs herbes préférées, s'asseoir paisiblement sur leurs pattes de derrière et sur la queue, et ensuite, par manière de jeu, faire passer cette herbe d'une patte dans l'autre, comme fait un singe ou un écureuil.

Rien n'est charmant comme de voir les kangourous broutant assis sur leur arrière train, s'appuyant sur leurs petites mains de devant et se relevant à chaque instant pour savourer leurs plantes favorites et écouter, les oreilles tendues en avant, s'ils n'ont pas sujet de fuir.

Le kangourou saute sur ses pattes de derrière seulement, le corps droit et un peu penché en avant, ses bras pendant sur sa poitrine. Il se met en mouvement par petits bonds réguliers, les augmentant à mesure qu'il se sent poursuivi. A toute vitesse, il franchit de douze à quinze pieds à chaque bond. Quand il vient de sauter et qu'il est en l'air, sa longue queue et ses longues jambes pendantes se touchent. Elles se séparent de nouveau pour le recevoir au moment où il va retomber à terre, ce qui produit à chacun de ses bonds un double mouvement de pendule très originale et très gracieux.



Ornithorhynque

Les kangourous s'enfuient toujours les uns derrière les autres en colonne par un, comme on dirait à l'école du cavalier. Les plus vieux, étant les plus lourds, sont ordinairement les derniers; avec eux se trouvent quelquefois de jeunes étourdis qui n'ont pas obéi assez promptement au signal du départ donné par leurs mères... Le kangourou (poursuivi par les chasseurs) au départ va plus vite que les chiens; mais, si vous ne le perdez pas de vue pendant le premier mille, il commence bientôt par se fatiguer, et vous êtes certain de l'atteindre à la fin du second. Lorsqu'il est forcé de s'arrêter, il s'assied et attend les chiens. Ceux-ci ne l'attaquent que par derrière, car il pourrait les éventrer d'un coup de ses longues pattes, formées de trois doigts seulement, celui du milieu plus long que les autres et armé d'une sorte de corne formidable. Mais, comme ces pattes qui lui servent de défense sont en même temps celles sur lesquelles il est assis, le kangourou n'est pas bien agile et ne peut faire face à un ennemi adroit

comme le chien, qui le saisit à la nuque et l'étrangle.

Le kangourou est de son caractère inoffensif, mais comme le lièvre très vigilant pour fuir le danger. Il atteint parfois jusqu'à sept pieds de hauteur et son poids alors dépasse cent vingt livres. On a vu que, dans le péril, il savait faire face à l'ennemi et résister même à l'homme. Les kangourous vivent rarement seuls; le plus souvent on les trouve réunis par troupes de vingt à trente, quelquefois de deux cents, dans les plaines fertiles qui leur offrent de bons pâturages. On les apprivoise facilement.

L'ORNITHORHYNQUE

L'animal le plus singulier de toute l'Australie est sans contredit l'ornithorhynque platypus, qui tient à la fois du quadrupède, de l'oiseau, du reptile et du poisson. Il a la peau couverte de poils; par son bec la go et plat, par ses pieds antérieurs qui sont palmés et très propres à la natation, il ressemble au canard; les pattes de derrière sont au contraire armées de fortes griffes à cinq doigts comme celles de la taupe. Les os des épaules sont plus semblables à ceux des oiseaux ou de lézards qu'à ceux des autres mammifères. Si l'ornithorhynque ne pond pas des œufs comme les poules, il met au jour ses petits dans une mem-



Opossum ou didelphie sarigue

brane très molle, ce qui rend leur génération très peu différente des vertébrés ovipares. Aussi, le savant naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire a-t-il proposé de faire de cet animal extraordinaire une classe à part entre les oiseaux et les mammifères.

La femelle a des glandes abdominales gonflées de lait, qu'elle répand autour d'elle dans l'eau où elle séjourne, et ses petits viennent humer avidement ce lait qui surnage.

La longueur de l'ornithorhynque ne dépasse pas généralement un pied et demi anglais. Il se nourrit d'insectes fluviatiles, de petits poissons et parfois d'algues marines. Cet animal est très friand du pain ramolli dans l'eau ou dans le lait, il mange non moins volontiers les œufs et la viande hachée menu. On a trouvé souvent du sable dans son estomac, ce qui a donné lieu de supposer qu'ils s'en servaient pour faciliter la digestion.

L'OPOSSUM

Un autre animal du genre des marsupiaux se rencontre fréquemment en Australie, c'est l'opossum, le *phalangista vulpina* des naturalistes, que les sauvages appellent *cumal*.

Son corps, couvert d'une sorte de laine, n'est pas aussi long que celui d'un chat. Les pattes sont petites, garnies de cinq doigts à ongles crochus. Sa queue lui sert pour se suspendre aux branches dans les passages difficiles, jusqu'à ce qu'il se soit accroché à un arbre voisin par les pattes de devant.

L'opossum dort le jour et monte la nuit sur les arbres pour s'y nourrir de feuilles. On l'apprivoise facilement, car il est docile, timide et inoffensif, à moins qu'on ne le maltraite. A l'état de domesticité, il mange volontiers du pain, de la farine, du sucre; mais il est surtout friand du lait qu'il lappe comme un chat, avec une grande avi-

dité. Cet animal singulier porte deux ou trois petits à la fois. Ceux-ci viennent au monde après un mois de gestation, à peine conformés, et demeurent près de deux mois dans la poche de leur mère, où ils prennent leur forme définitive.

L'OISEAU-LYRE

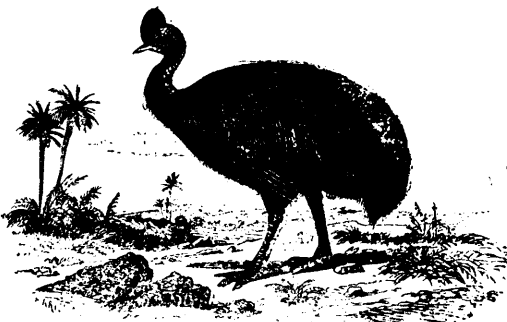


L'oiseau-lyre

Parlons maintenant de quelques oiseaux d'Australie, placés par certains naturalistes dans le genre des passeriaux et par d'autres dans celui des gallinacés. Le plus beau est sans contredit l'oiseau lyre, *menura superba*. Son plumage est généralement d'un brun grisâtre; les plumes de la queue, qu'il redresse et abaisse à volonté, sont très remarquables. Douze d'entre elles, très longues et à tige mince, aux barbes effilées et très écartées, forment comme les cordes de la lyre. Deux plumes médianes, étroites, garnies d'un côté seulement de barbes serrées, se recourbent en arc, chacune de son côté. Elles figurent le corps de l'instrument avec deux autres plumes externes, arrondies en S, et qui ont leurs barbes extérieures très courtes, tandis que les barbes intérieures, grandes et serrées, forment un large ruban, dessinant aussi le contour de la lyre et rayé alternativement de bandes brunes et rousses.

La lyre est un oiseau chanteur, et l'on peut dire, sans jouer sur les mots, qu'elle a plus d'une corde à sa voix; car elle possède la faculté d'imiter le chant des autres oiseaux, au point que ces derniers, trompés par ce ramage d'emprunt, viennent se percher auprès d'elle. La lyre se nourrit des larves qu'elle trouve dans les débris qui jonchent le sol.

LE CASOAR



Le Casoar

Le plus grand oiseau de l'Australie est l'émou ou casoar (*rhea Nova Hollandia*), appelé aussi autruche australienne, dont la taille s'élève jusqu'à sept pieds. Cette autruche ressemble à celle d'Amérique; mais elle n'a pas sa tête dépourvue de plumes comme celle d'Afrique. Ses ailes ne sont pas plus grandes que celles de la poule et ne peuvent lui servir pour le vol. Elle les étend comme deux petites voiles pour accélérer sa course, qui est plus rapide que celle du cheval arabe. L'émou pond chaque fois huit ou dix œufs, à peu près de la grosseur des œufs de l'autruche africaine; chaque œuf équivaut à vingt œufs de poule. Leur coque est très dure et d'une couleur bleu pâle.



LES MOIS FLEURIS : AOUT.

**U**n brillant soleil, propice aux moissons, a fait luire les faucilles au milieu des épis d'or, les gerbes arrosées de la sueur de l'homme des champs s'arrondissent en meules épaisses dans les campagnes, la soirée paisible et fraîche succède au jour laborieux et brûlant. Des milliers d'astres scintillent au ciel comme autant de diamants semés sous les pas de Diane, la souveraine des nuits.

Le paysan repose sous son toit de chaume ses membres fatigués. C'est l'heure où la châtelaine, que les ardeurs de l'atmosphère ont retenue prisonnière, semblable à ses fleurs qui n'ouvrent leurs corolles qu'aux étoiles, sort de sa somnolence; dédaignant ses somptueux appartements, les silhouettes banales de son parc, elle vient respirer délicieusement l'air pur des champs en contemplant le paysage rustique que domine sa demeure seigneuriale.

Tel est le sujet que M. Habert-Dys a choisi pour représenter ce mois d'août dont les nuits ont tant de charme et qu'il a encadré de belles-nuit, ces fleurs du firmament. Nous sommes en pleine poésie, en plein romantisme; nous sommes sûrs que cela eût plu à nos grand'mères, que cela plaira à nos filles, et, si nos sceptiques fils nous accusent de bourgeoisisme, nous serons ravis.

C'est ce que nous avons voulu. La romance avait du bon, c'est pour cela qu'il nous plaît de la chanter aujourd'hui avec la jeune rêveuse de M. Habert-Dys, assise sur son banc de pierre sous la garde de son fidèle lévrier. La musique ne sera pas celle du troupier et de la bobonne sur le bi, sur le bout, sur le banc, sur le bi du bout du banc.....

L'AMOUR AUX CHAMPS

Très jolie composition, mais un peu risqué.

Il me semble que l'on n'a pas encore parlé aux parents avant de faire une déclaration aussi... aussi amoureuse.

Bast! ne soyons pas trop moraliste. Dans trois semaines, après la publication des bans, le curé du village bénira une union de plus et tout ira pour le mieux sous le soleil qui éclaire aujourd'hui un élan un peu trop passionné, mais tiès joli.

LE DUEL BOULANGER-FLOQUET

Un accident arrivé à une de nos gravures nous empêche de publier aujourd'hui un très beau dessin représentant le duel Boulanger-Floquet.

Ce sera pour la semaine prochaine.

CAUSERIE MÉDICALE

LA PEUR CHEZ LES ENFANTS

**N**ous ne connaissons pas de plus détestable mode d'éducation que celui qui consiste à vouloir corriger les enfants par la peur. Malheureusement, cette méthode d'éducation est loin d'avoir disparu, et aujourd'hui encore beaucoup de parents se figurent que c'est un excellent moyen, sinon le meilleur, pour venir à bout de l'indiscipline de leur progéniture.

Dans une étude très complète et très intéressante sur la peur, le Dr Muno, de Paris, vient de faire bonne justice de ce préjugé, et à cette occasion il raconte le fait suivant qui est bien caractéristique et sur lequel nous ne saurions trop appeler l'attention des parents et des maîtres-chargés de l'éducation des enfants.

Un vieux soldat auquel ce distingué médecin demandait quelle avait été sa plus grande peur, en reçut cette réponse: "Une seule, qui me poursuivait encore. Je touche à mes soixante-dix ans, j'ai regardé la mort en face je ne sais combien de fois, dans aucun danger je n'ai perdu courage, mais quand je passe devant une petite église, à

l'ombre d'un bois ou près d'une chapelle déserte, je me souviens toujours d'un oratoire abandonné de mon village, et je suis effrayé, je regarde autour de moi comme si je devais découvrir le cadavre d'un homme assassiné que j'ai vu quand j'étais enfant, et avec lequel une vieille servante voulait m'enfermer pour m'apaiser."

L'appréhension, la crainte, les frayeurs restent pour toujours fixées dans la mémoire comme un lier fatal entortillé autour de la raison. Nous nous souvenons à chaque pas des frayeurs éprouvés dans la première jeunesse. La voûte d'un souterrain, l'arche sombre d'un pont, les ruines d'une maison inhabitée, le silence mystérieux d'une terre abandonnée, etc, répandent autour de nous une atmosphère de timidité enfantine. C'est comme si l'œil de l'enfant lançait encore du fond de l'âme un regard sur ces scènes.

Ce n'est pas seulement la mère, la nourrice, les domestiques, mais les générations qui ont contribué à dénaturer le cerveau de l'enfant avec la barbarie des sauvages qui déforment la tête de leurs enfants sous prétexte de l'embellir.

Les enfants de la Grèce et de Rome étaient déjà effrayés par les vampires qui suçaient le sang, par les cyclopes ou par un mercure noir qui venait pour les voler.

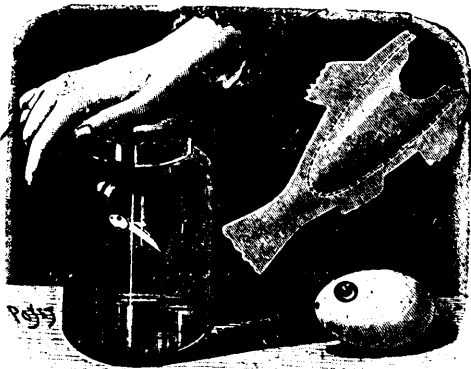
Aujourd'hui, c'est avec un *Croquemitaine* qu'on continue à faire peur aux enfants; on les effraie avec des histoires de monstres imaginaires, de revenants, de loups-garous, de magiciens et de sorciers.

A tout moment on leur dit: celui-ci va te manger, celui-là va te mordre, appelez le mendiant... et cent autres peurs qui leur font venir de grosses larmes et dénaturent leur gentil caractère, en rendant leur vie inquiète, en les troublant par d'incessantes menaces, par une torture enfin qui les laisse pour toujours timides et faibles.

Décidément, c'est tout à la fois bête et cruel de faire peur aux enfants.

Dr G. LÆTUS.

SCIENCE AMUSANTE



LE POISSON MAGIQUE

Percez un petit trou à l'extrémité d'un œuf frais; humez-en le contenu de façon à le vider complètement, ou, si vous n'êtes pas amateurs d'œufs crus, vous pouvez faire un trou à chaque bout, et souffler par l'un d'eux que vous reboucherez ensuite avec un peu de cire. Voici donc notre œuf vide et muni d'un seul petit trou.

Prenons d'autre part deux morceaux d'étoffe, de drap rouge par exemple, découpés en forme de poisson, comme l'indique notre gravure, et cousons-les par leurs bords de façon à former un sac pointu dans lequel nous mettrons du sable ou tout autre corps servant de lest.

L'ouverture du sac devra avoir exactement la largeur de l'œuf, sur lequel nous la collons avec de la cire à cacheter ou de la colle forte.

Dessinez deux gros yeux avec de la peinture noire, et nous aurons le *poisson magique*, que nous mettrons dans un bocal rempli d'eau. Nous aurons calculé le poids du lest de telle sorte que le poisson surnage, mais qu'une très légère poussée du doigt le fasse plonger aussitôt.

Fermons le bocal avec une feuille de caoutchouc ou tout autre corps imperméable à l'eau, et appuyons la main sur cette membrane; la pression ainsi transmise au liquide fera entrer un peu d'eau dans l'œuf qui deviendra plus lourd, et le poisson plongera d'autant plus vite que la pres-

sion aura été plus forte. Si nous cessons de presser sur la membrane de caoutchouc, l'air comprimé dans l'œuf en chassera le liquide, et le poisson remontera.

POURQUOI ALFRED CHANTE SI BIEN

PETITE LÉGENDE

**U**n jour que la mère d'Alfred veillait à son chevet, elle s'assoupit et eut un songe. La sainte Vierge lui apparut tenant dans sa main une corbeille pleine de...grâces.

—Que désires-tu pour ton enfant, lui demanda la bonne Vierge.

A cette question la mère d'Alfred fut fort perplexe. Elle n'avait jamais songé à ce qui serait le plus utile pour son enfant.

—Veux-tu qu'il serve bien Dieu?

—Bonne sainte Vierge, sous ce rapport, je n'ai rien à reprocher à Alfred.

—Veux-tu qu'il soit savant?

—Bonne sainte Vierge, il sait tout ce qu'un enfant de son âge peut savoir.

—Veux-tu qu'il soit toujours joyeux?

—Bonne sainte Vierge, il rit toujours.

—Alors, dit Marie en souriant, il a donc tout pour lui, cot Alfred?

—Pourtant... si... avança timidement la mère.

—Eh bien! Quoi? reprit vivement la Vierge avec bonté.

—Je... je voudrais qu'il chanterait comme un rossignol.

—Ton désir sera exaucé.

La mère se réveilla.

Près d'elle, une voix vraiment céleste chantait:

Que craindrait l'enfant de Marie?  
Sa mère est la Reine des cieux,  
Et du cœur humble qui la prie,  
Elle aime à bénir tous les vœux.

C'était Alfred qui chantait.

APLIFERRERDE.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUILLET, a eu lieu le 4 août, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

1er prix,	No	24,579.....	\$50
2e prix,	No.	8,204.....	25
3e prix,	No.	15,046.....	15
4e prix,	No.	6,494.....	10
5e prix,	No.	4,479.....	5
6e prix,	No.	8,941.....	4
7e prix,	No.	14,977.....	3
8e prix,	No.	14,872.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

394	7,212	10,594	18,065	22,668	28,553
860	7,232	11,593	18,543	22,942	28,641
1,179	7,265	13,333	18,680	23,419	28,656
1,408	7,401	13,426	19,088	23,592	28,662
1,702	7,426	14,054	19,231	23,806	28,786
1,762	7,872	14,103	19,500	23,907	28,792
2,206	8,442	14,246	19,515	24,447	28,897
2,437	8,624	14,433	19,940	24,806	29,181
2,708	8,666	14,920	20,225	24,892	29,641
3,822	8,680	15,039	20,768	25,281	30,009
3,929	9,370	15,270	20,939	25,376	30,041
6,782	9,423	15,990	21,630	25,421	30,962
6,841	10,110	16,086	21,927	26,551	31,187
6,851	10,211	16,181	22,527	26,577	31,435
6,952	10,335				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

CHRONIQUE DE LA MODE

Nous sommes bien décidément aux redingotes. Cette mode ne passera pas vite ; elle est jolie, élégante, et a, surtout, le grand avantage d'être fort avantageuse pour les femmes un peu fortes, qu'elle amincit.

Une redingote, froncée derrière, sans relevage, et seulement soutenue par un coussin de crin ou par une petite tournure, tombant droit devant en ouvrant sur une jupe de nuance et d'étoffe différentes, compose une très jolie toilette, facile à porter en toutes circonstances, et que l'on peut rendre plus ou moins élégante suivant les ornements qu'on y ajoute.

L'un des plus jolis consiste dans l'adjonction d'une ruche découpée, dans le bas seulement. Au lieu de rucher la garniture on peut, après l'avoir découpée, la poser à plat, en la faisant retourner, tête sur pied, toujours allant et revenant, jusqu'à ce que tout le bas soit garni. Quoique mise à plat, cette garniture doit être légèrement, froncée de manière à former de légers tuyaux. En soie glacée sur lainage, elle produit un effet charmant.

Malgré ce succès des redingotes et des grandes ceintures, que l'on met sur la redingote même, les draperies ne sont point complètement abandonnées ; et, sans être aussi volumineuse que l'an passé, on en voit tout autant que de jupes presque plates. Cependant, il est à croire qu'elles ne dureront pas bien longtemps encore, car nous aimons le changement, le nouveau, et la mode du moment nous offre tous les desiderata qui peuvent satisfaire cet amour de la nouveauté quand même.

Je dois me hâter de vous signaler au jourd'hui l'une des plus charmantes nouveautés qui puissent aider à lutter contre le froid du soir à la campagne ou contre la bise du bord de la mer. C'est alors un véritable préservatif contre les maux de gorge.

Le vert clair, auquel on a donné les noms de vert pomme, vert grenouille, ou vert tige, le jaune pâle, etc., sont-ils maintenant réservés exclusivement pour le soir et pour les lumières, sous lesquelles ils produisent de charmants effets ; mais les couleurs les plus en vogue sont : l'écrû, le blanc, le rouge, le mauve rosé. Cette dernière teinte, qui est incontestablement la plus jolie, est aussi la plus fragile ; et craignant absolument les rayons du soleil, elle doit être exclusivement réservée pour le soir. Pour le jour, et pour narguer ces rayons trop dévastateurs, il n'y a rien de plus solide que l'écrû et le rouge, qui ne passent pas. Pendant les chaleurs, ces couleurs peuvent être représentées sur des étoffes en coton, mais elles ne sauraient dispenser d'un ou deux costumes en lainage, lors que l'on s'éloigne de chez soi. Les jours réellement chauds sont rares, et la durée n'en est pas longue, il serait donc plus qu'imprudent de ne pas se munir de ces costumes de demi-saison, toujours si commodes et d'une incontestable utilité. De grandes blouses en adrinople ou en cretonne gros bleu avec une jupe écrû, font des costumes que rien ne peut remplacer pour les voyages aux bains de mer ou à la campagne.

Les robes d'habillé, pour le soir ou pour diners, se font en étoffes très légères, mousselines, foulards, bati-tes, étaminés, etc. ; et voici à peu près comment on les compose : Première jupe ronde, garnie par un grand volant. Seconde jupe, ou polonaise retombant sur cette première jupe, sans la recouvrir entièrement. Corsage indépendant ou po'onaise tout froncés sur les épaules et croisés, de droite à gauche sur la poitrine. En dedans on met, soit un fichu de crêpe ou en mousseline de soie drapé et plissé, soit une guimpe montante, froncée au cou. Ce dernier genre est plus joli pour jeune fille. Si la robe est montante au cou, on y ajoute une grande collerette froncée autour.

Le croisé du corsage peut être aussi, comme variante, garni par une dentelle très légèrement froncée et formant jabot. Voici, cette fois, une nouveauté com-

plète pour porter avec ces légères toilettes. C'est le chapeau auquel on a donné le nom caractéristique de *chapeau ombrelle*. Ce chapeau ne s'est fait, jusqu'à présent, qu'en dentelle ou en tulle noir coulé. Il est absolument rond, et n'a pour manche que le cou de la personne sur la tête de laquelle il se pose comme un champignon. On le charge de guirlandes de verdure et de fleurs. Ce chapeau a réellement quelque chose d'étrange, qu'il communique à la personne qui le porte ; mais il donne à la figure quelque chose de poétique qui pourra le faire accepter, quoiqu'il n'ait rien de gracieux par derrière. Toutes les femmes peuvent donc, si elles en ont la fantaisie, se fabriquer elles-mêmes un chapeau ombrelle, en couléssant du tulle noir sur une carcasse bombée.

Nous sommes dans la saison des fantaisies et du caprice, profitons en... elle passe si vite !.....

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

*Côtelette de veau aux fines herbes.*—Faites fondre un morceau de beurre dans une casserole. Mettez-y vos côtelettes avec sel, poivre, épices. Sautez les dans le beurre. Ajoutez fines herbes, échalottes et champignons hachés. Laissez mijoter à la vapeur en couvrant bien votre casserole. Au moment de servir, vous ajoutez à la sauce, pour en relever le goût, un peu d'extrait de viande Liebig.

*Charlotte aux pommes.*—Battez bien une chopine de crème, épiluchez six grosses pommes et passez-les à la vapeur jusqu'à ce qu'elles soient tenaces, passez les sur un tamis et ajoutez du sucre pour rendre la pâte douce ; couvrez d'eau une demi-boîte de gélatine et laissez tremper une demi-heure, puis ajoutez les pommes et brassez bien pour faire un mélange parfait. Versez le tout dans un bassin en fer blanc que vous plongerez dans de l'eau à la glace en remuant constamment jusqu'à ce que le mélange s'épaississe. Ajoutez rapidement la crème avec précaution, retournez dans un moule et laissez durcir. Vous avez une quantité de charlotte aux pommes suffisante pour huit personnes.

*Les confitures.*—Il y a des masses de recettes pour les faire, et chaque ménagère préconise la sienne. J'indique la plus simple de toutes, en conseillant d'essayer toujours en petit avant de se lancer dans les grandes quantités — un peu de pratique étant nécessaire pour assurer la réussite. Pour tous les petits fruits, écraser au pilon, passer dans un linge, faire cuire le jus avec du sucre — une livre de celui-ci pour une livre de fruit. — On retire du feu lorsque c'est suffisamment pris. Pour tous les gros fruits, conserver les mêmes proportions ; seulement faire le sirop à part, c'est-à-dire cuire le sucre dans de l'eau, puis incorporer après le jus avec des morceaux de fruits si on le désire. Les confitures de groseilles demandent l'adjonction de la framboise et tolèrent la cerise. C'est un excellent mélange qui permet d'utiliser trois petites récoltes du jardin, qui séparément seraient insuffisantes.

CHOSSES ET AUTRES

—Madame arrive de voyage. " Oh ! mon Dieu, dit-elle à sa servante, j'ai un grain de poussière dans l'œil." La servante, très empressée : " Je cours chercher le plumeau ! "

—Voulez-vous savoir si une femme vous aime ? Demandez le lui brusquement. Si elle ne vous aime pas, elle vous rira au nez. Si elle vous aime, elle vous boudera quelque temps..... pour en avoir douté.

—Plongé dans un traité d'histoire naturelle, Becsalé lit à haute voix : " Le chameau est un animal qui peut travailler huit jours sans boire." Alors, interrompant sa lecture : " Eh ! bien, moi,

je suis un animal qui peut boire huit jours sans travailler."

*LA CALOMNIE.*—Elle cessera quand le démon sera enchaîné, non pas avant. On peut dire d'elle ce que Massillon a dit de la médianse : Elle est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'elle touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré. Allez-vous entreprendre de fermer la bouche au calomniateur ? Vous y perdriez votre temps. Il cherche à vous faire parler afin de pouvoir vous attaquer de nouveau. Ce personnage appartient généralement à cette gente qui échoue en tout et qui, étant jalouse de vos succès, cherche à cacher ses fautes en mentant contre son prochain. A tous ceux qui ont l'honneur d'être ainsi signalés nous disons : Taisez-vous. Il en coûte, sans doute ; mais soyez sûr que votre silence flagèle votre insignifiant détracteur plus effectivement que vos paroles les plus touchantes. Et d'ailleurs rappelez-vous que " celui qui s'arrête à jeter des pierres à tous les chiens qui aboient après lui n'arrivera jamais au bout de son voyage."

*LA ROSE.*—Cette fleur dont le parfum est si délicieux, qu'elle a été surnommée la reine des fleurs, fleurit surtout en juillet et août. La rose a beaucoup de qualités qui sont sérieuses et surtout utiles. Autrefois les anciens en usaient dans leurs repas ordinaires. Les grecs s'en servaient pour parfumer leurs vins. Au dire de Xénophon, l'historien, lorsque les Lacédémoniens eurent ravagé la campagne de Cyrtha, ils poussèrent si loin la sensualité, qu'ils ne voulurent boire que du vin parfumé. Aujourd'hui l'on en fait une conserve qui est fort agréable en même temps que stomachique. Cette conserve, préparée principalement à Strasbourg et Colmar est sucrée, légèrement acidulée et d'une saveur fort agréable. En Allemagne on la mange avec les viandes ; l'on en fait aussi des gâteaux. Les pétales de roses rouges mangées avant un repas excitent l'appétit, fortifient l'estomac, facilitent la digestion, et même, à cause du tannin qu'elle renferme, arrêtent la diarrhée. Quant à la question de parfumerie, aucune essence n'est supérieure à l'huile de rose qui se vend excessivement cher.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

Ne payez donc pas double Prix EN ACHETANT A LA SEMAINE



Allez au Magasin Central de Porcelaine et vous achetez à des conditions de paiements très avantageux ou moitié prix pour argent comptant. N'oubliez pas que je puis vendre ma belle lampe à suspension en cuivre pour \$2.25. Mes services à souper (44 morceaux) se vendent rapidement.

AU CENTRAL CHINA HALL L. Deneau 2023, RUE NOTRE-DAME



CHASSE ET PECHE

PROVINCE DE QUÉBEC

TEMPS DE PROHIBITION

CHASSE

(47 Victoria, ch. 25 ; 50 Victoria, ch. 10)

1 Caribou et chevreuil, du 1er janvier au 1er octobre.

2 L'original (mâle et femelle) en tout temps jusqu'au 1er octobre 1890.

N. B. — Il est défendu de se servir de chiens, collets, trappes, etc., pour faire la chasse de l'original, du caribou et du chevreuil. Personne (blanc ou sauvage) n'a le droit, durant une saison de chasse, de tuer ou de prendre vivants plus de 3 caribous et 4 chevreuils. Pour en tuer un plus grand nombre, il faut avoir préalablement obtenu un permis du Commissaire des Terres de la Couronne, à cet effet.

Après les dix premiers jours de prohibition, il est défendu aux compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur, ainsi qu'aux rouliers publics, de transporter tout ou partie (à l'exception de la peau) de l'original, d'un caribou et du chevreuil, sans autorisation du Commissaire des Terres de la Couronne.

3 Castor, vison, loutre, martre, pékan, du 1er avril au 1er novembre.

4 Lièvre, du 1er février au 1er novembre.

5 Rat-musqué (dans les comtés de Maskinongé, Yamaska, Richelieu et Berthier seulement), du 1er mai au 1er avril suivant.

6 Bécasse, bécassines, perdrix de toutes espèces du 1er février au 1er septembre.

7 Macreuses, sarcelles, canards sauvages d'aucune espèce, du 15 avril au 1er septembre, (excepté harles (bec seules), huard, goelands.) Et en aucun temps de l'année, entre 1 heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil. Il est aussi défendu de se servir d'APPELANTS, etc., durant ces heures de prohibition.

N. B. — Néanmoins dans les parties de la Province situées à l'est au nord des comtés de Bellechasse et Montmorency, les habitants peuvent chasser en toutes saisons de l'année, mais pour leur nourriture seulement, etc, les oiseaux mentionnés au No. 7.

8 Les oiseaux pêcheurs, tels que : les hironnelles, le tritri, les fauvettes, les moucherolles, les pics, les engoulevents, les pinsons, (rossignols, oiseaux bleu, etc), les mésanges, les charbonnets, les grives, (merle, flûte des bois, etc.), les roitelets, le goglu, les mainats, les gros becs, l'oiseau-mouche, les c-oucus, les hiboux, etc., excepté les aigles, les faucons, les éperviers et autres oiseaux de la famille des falconides, le pigeon-voyageur, (tourter), le martin pêcheur, le corbeau, la corneille, les jaseurs, (récollets), les pies-grièches, les genis, la pie, le moineau, les étourneaux.

9 D'enlever les œufs ou nids d'oiseaux sauvages. En tout temps de l'année.

N. B. — Amendes variant de \$2 à \$100 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

Toute personne n'ayant pas son domicile dans la Province de Québec ou dans celle d'Ontario, ne peut, en aucun temps, faire la chasse en cette Province, sans y être autorisé par un permis du Commissaire des Terres de la Couronne. Ce permis n'est pas transférable.

PECHE

1 Saumon (à la ligne), du 1er septembre au 1er mai.

Saumon (à la ligne dans la rivière Ristigouche), du 15 août au 1er mai.

2 Truite tacheté (de ruisseau ou de rivière, etc.) du 1er octobre au 1er janvier.

3 Grosse truite grise, *lunge* et *winnoniche*, du 15 octobre au 1er décembre.

4 Doré du 15 avril au 15 mai.

5 Achigan et Maskinongé, du 15 avril au 15 juin.

6 Poisson blanc, du 10 novembre au 1er décembre.

Amendes variant de \$5 à \$20 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

N. B. — La pêche à la ligne (canne et ligne) SEULE est autorisée dans les eaux des lacs et rivières sous le contrôle du Gouvernement de la Province de Québec.

Toute personne non domiciliée dans la province de Québec est obligée de se procurer un permis du Commissaire des Terres de la Couronne pour pêcher dans les lacs ou les rivières de la Province qui ne sont pas sous bail. Ce permis est valable pour une saison de pêche et n'est pas transférable.

DEPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE Québec, 13 juillet 1888.

E. E. TACHÉ, Assistant-Commissaire des Terres de la Couronne.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No. 415.—ANAGRAMME

S'il faut pour mon Premier  
Le pontife ou le prêtre,  
Pour moi Deux suffit d'être  
Un simple jardinier.

No 416.—ENIGME

Je suis tantôt blanc, tantôt rose,  
Grâce à moi, bien que séparés,  
Familièrement on cause.  
De l'écrivain, quand il compose,  
Je reçois les rêves dorés.  
Je sers encore à quelque chose,  
Je prête à l'amoureux qui n'ose  
Dire à deux beaux yeux éplorés :  
Je t'aime ! — un concours salubre.  
On m'entasse chez le notaire,  
Chez le banquier, au ministère.  
Pour moi, des gens hâves, la nuit  
Circulant en tous sens, sans bruit.  
Compagnes, mes chères petites,  
Sans moi, que feriez-vous, oh ! dites ?  
Quand vous courez à pas discrets...  
(Vous savez bien ?)... Ah ! je plaindrais  
Vos mignons doigts roses et frais !  
Mais, chut, il me vient un scrupule :  
Concluons par une virgule !....

SOLUTIONS :

No 412.—Le mot est : Mari-âge.  
No 413.—Les mots sont : Couche, Bouche,  
Douche.  
No 414.—Le titre de la fable est : Le Fau-  
con et la Sonnette.

ONT DEVINÉ :

Dame C. Roy, Côte-des-Neiges ; Alfred  
Gravel, St-Romuald ; Théophile, Mlle Anna  
Gelly, Fortunat Bourbonnière, Odile Brous-  
seau, Ed. Pelletier, Montréal.

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet et le  
meilleur marché des journaux lit-  
téraires du Canada.

Buvez-en ! Pèlerin, Buvez-en !

L'Eau Saint-Léon fait disparaître tous  
les maux  
Montréal, 31 Juillet 1888.  
COMPAGNIE D'EAU SAINT-LÉON.  
Messieurs.

Je fais usage de l'eau Saint-Léon depuis un  
an environ, et je puis attester que c'est un re-  
mède des plus efficaces contre le rhumatisme,  
dont je souffrais beaucoup avant que j'eusse  
commencé à en faire usage.

CARROLL RYAN.

Editeur du Montreal-Post et du True Witness.  
En vente chez tous les principaux phar-  
maciens et épiciers, et en gros et en détail, à 25 cts  
le gallon, par

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON  
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal  
Téléphone 1432

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-  
noncer que nous avons tou-  
jours en magasin les articles  
suivants :

Les triples extraits culi-  
naires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bou-  
teilles de toutes grandeurs.  
Montarde Française, Gly-  
cerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en ½ pintes,  
pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue,  
etc., etc.

**HENRI JONAS & Cie**  
10—RUE DE BRESOLES—10  
(BATHES DES SOEURS) MONTREAL

The London Illustrated News (édition  
améri-  
caine) journal illustré, publié à New-York,  
contenant 12 pages de texte et 10 pages de  
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par  
année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-  
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,  
Park Row, New-York.

**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE  
18—RUE SAINT-LAURENT—18  
MONTREAL

8799



Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Grande vente de meubles à réduction durant le mois de Juillet !

Sets de Chambres à coucher, Sets de Salons et Voitures d'Enfants, (au-dessus de \$200,  
25 p. c. d'escompte)  
Sets de Chambres et de Salons de \$150 à \$200. —(20 p. c. d'escompte)  
Sets de Chambres et de Salons de \$100 à \$150, (15 p. c. d'escompte).  
Tout achat de meubles de \$50 à \$100, (10 p. c. d'escompte).  
Argent comptant seulement. Meubles livrés aux bateaux ou aux chars et emballés avec  
soin sans charge extra.

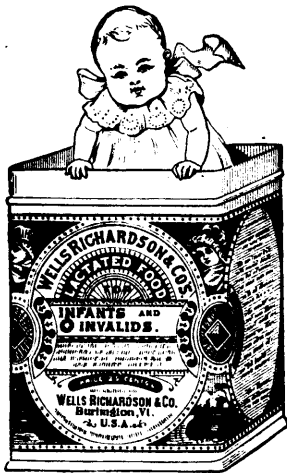
**WM. KING & CIE,**  
652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de  
cette préparation délicieuse et rafraîchissante.  
Elle entretient le scalpe en bonne santé, em-  
pêche les peaux mortes et excite la pousse.  
Excellent article de toilette pour la chevelure.  
Indispensable pour les familles. 25 cents la  
bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Climiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent,

LA  
**Nourriture**



**Lactée**  
EST LA MEILLEURE.

POUR LES JEUNES ENFANTS elle rem-  
place parfaitement bien le lait de la mère et sauve  
souvent la vie. POUR L'INVALIDE ou LE  
DYSPEPTIQUE elle est de la plus grande va-  
leur. Elle est la nourriture  
La Plus Recherchée pour l'Enfant,  
La Meilleure pour l'Invalide  
La Plus Agréable au Gout  
La Plus Economique.

150 REPAS D'ENFANTS POUR \$1.00  
Nous enverrons une photographie cabinet du  
Trio de Mme. Dart—trois jolis enfants—la mère  
d'un bébé qui naîtra dans le courant de l'année.  
Aussi un pauplet de grande valeur sur les soins  
nécessaires à donner aux enfants et aux invalides.  
En vente chez les pharmaciens, 25c, 50c, \$1.00.  
**WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.**

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6  
mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bor-  
deaux (France), offre à des prix exceptionnels  
les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la  
pureté aussi bien que l'origine sont garantis.  
VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le  
gallon (en fûts de 12,25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU recommande aux ama-  
teurs pour son délicieux bouquet, son parfum  
délicat (8 médailles d'or aux divers expositi-  
ons européennes) depuis 1.50 le gal., suivant  
âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très  
vieux), dont l'usage est recommandé aux per-  
sonnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le  
gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des  
Moines (monopole de la maison Malvezin),  
depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XÈRES, MALAGA, Ma-  
dère, Muscat, Marsala, Fajorete, Tockey,  
Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7  
gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Cham-  
pagnes don Juan et Crème de Rose du Château  
de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay)  
marque préférée par toute l'aristocratie fran-  
çaise, de la Grande-Bretagne et des Indes,  
depuis \$12 la caisse.

SPRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cru-  
chon d'un ½ gallon, Cognacs et fin Cham-  
pagne, depuis \$3,25 le gallon en petits fûts  
ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fon-  
taine en porcelaine décorée, sortant des usines  
de la maison Vieillard & Cie, de Paris. Splen-  
dide ornement pour bar, salle à manger, etc.  
La fontaine contenant vingt litres de vins  
d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au  
choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promp-  
tement exécutés et échantillons envoyés sur  
demande.

A. BERTIN,  
AGENT GENERAL POUR LE CANADA  
243, RUE ST-ANTOINE

A LA PHARMACIE DU PEUPLE

On trouvera toujours à cette maison, outre  
les remèdes patentés de France, d'Angleterre,  
des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes  
d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces,  
Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.

Aussi une grande variété de graines pour  
oiseaux, nids et bains.  
Une visite est sollicitée.

**ALF. BRUNETTE**  
2461, rue Notre-Dame, Montreal

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2  
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,  
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame  
P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisième mercredi  
de chaque mois

LE QUINZIÈME TIRAGE MENSUEL  
AURA LIEU

ME. CREDI, LE 15 JUILLET 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

**\$50,000**

Gros lot : un immeuble de \$5,000

Nomenclature des lots

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de.....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de.....	10	10,000
1000 Services de toilette de.....	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE  
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie  
attire l'attention de ses clients sur les impor-  
tants changements opérés dans la nomencla-  
ture des lots et les infirme en même temps  
qu'elle discontinue la Deuxième Serie (billets  
de 25 cents).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-  
teur, propriétaire et manufacturier des cé-  
lèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-  
Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie  
que pendant 6 mois j'ai été malade d'une dé-  
mangeaison et d'arthres aux bras d'une souf-  
rance terrible, j'ai été guéri par les remèdes  
de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant  
de remèdes sauvages, dans l'espace de trois se-  
maines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'en-  
seigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIERE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.  
Vous trouverez les mêmes remèdes au No  
25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue  
Dupont, Sherbrooke.

**VICTOR ROY,**  
ARCHITECTE  
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 11 août 1888

## L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

VII.—UN COUP DE MAIN

**D**LUS calme, et recommandant mon âme à Dieu, je m'étais agenouillé sur le pont et je priais.

“ Tout à coup je vis passer le capitaine devant moi comme un éclair. Il s'élançait vers sa cabine. Un instant après il reparut en hurlant :

“ — Nous sombrons !

Puis se ravisant, il commanda :

“ — A la cale, qu'on monte les cordages !

“ Tous, pris de panique, s'étaient précipités vers l'unique moyen de salut. Il ne restait sur le pont que trois hommes : Pedro Bordas, le pilote Trigo et moi.

“ Le reste de l'équipage s'était englouti dans l'ouverture béante de l'écoutille.

“ — Pauvres enfants, dit tout à coup Pedro avec une expression démoniaque.

“ En montrant du doigt l'écoutille à Trigo, il lui fit signe de lever la porte massive qui servait à la fermer.

“ Au même instant une pièce de bois s'abattit sur moi et m'atteignit au front, je tombai à la renverse, le visage inondé de sang et je m'évanouis.

“ L'écoutille était fermée et ceux qui se trouvaient dans la cale condamnés à y périr. Ils étaient six. Pour se sauver, Pedro Bordas, au milieu de l'épouvante générale, n'avait pas reculé devant cet exécrable forfait.

“ Si je n'avais pas été, à ce moment, privé de connaissance, j'aurais opposé à cette scélératesse. Mais je gisais sans mouvement, ignorant ce qui se passait autour de moi.

“ Pendant ce temps, Pedro et Trigo avaient lancé la barque de sauvetage à la mer. Trigo la retenait avec un câble. Le capitaine me saisit par le milieu du corps, et avec une force herculéenne il me lança sur son épaule ; puis, se cramponnant d'une main au câble, tandis que, de l'autre, il retenait son fardeau, il se suspendit au dessus de l'abîme.

“ Neuf fois sur dix, la mort, dans de semblables circonstances, eut été inévitable. mais Dieu me protégeait.

“ Quand il tomba avec moi dans la barque, Pedro cria :

“ — Attachez le câble, Trigo, et à votre tour.

“ Le pilote suivit le chemin périlleux. Quelques minutes après le câble même était coupé et nous étions à la merci du redoutable élément.

“ Je repris bientôt mes sens ; le choc que j'avais reçu n'avait fait que m'étourdir ; ma blessure n'était pas profonde, la joue seule de la joue avait été en partie arrachée. Pedro m'avait, aussitôt qu'il fut assis dans la barque, jeté une brassée d'eau à la figure et l'action du sel de mer

avait contribué à arrêter l'hémorragie. Revenu à moi, je continuai à étancher le sang en me lavant.

“ Tout à coup un long cri de mort monta dans le silence de la nuit et plana sur l'immensité de l'Océan.

“ L'équipage de la *Golondrina*, en voulant remonter sur le pont, avait trouvé l'écoutille fermée et constaté la trahison de son capitaine. On entendait les coups désespérés portés sur la trappe pour l'enfoncer. Soudain une clameur de joie partit du pont. Un des hommes avait réussi à faire sauter les surbaux. Je le vis se hisser par l'ouverture, une barre d'aspect dans la main. Au même moment il y eut un craquement horrible, puis un bruit sourd, un rassac des vagues : la *Golondrina* s'était abîmée dans le gouffre.

“ Ce fut le dernier acte de cette tragédie que je n'oublierai jamais. Quelques instants plus tard, l'orage s'était apaisé : une saute avait amené une accalmie.

“ La mer nous avait fait grâce à nous trois, se

gravissaient la pente et notre présence ne semblait pas les effaroucher. Quelques minutes plus tard apparut une figure humaine.

“ C'était le conducteur du troupeau. Il était très vieux et sa grande barbe blanche lui donnait un aspect imposant.

“ Nous l'interrogeâmes sur la population de l'île. A notre grande stupéfaction, il nous dit en poussant un profond soupir, que depuis huit ans, elle ne renfermait d'autre habitant que lui, seul survivant d'une troupe d'émigrants espagnols jetés sur ces récifs à la suite du naufrage. Le vieillard avait perdu successivement tous ceux qui l'entouraient.

“ Je restai huit ans dans l'île du vieillard qui s'appelait Mauro. Je m'étais pris pour lui d'une vive affection ; il était bon et compatissait à mes souffrances, en acceptant avec résignation les siennes auxquelles, disait-il, la mort seule pouvait apporter remède.

“ Au commencement de la septième année, Trigo mourut, emporté par la fièvre. Sa maladie n'avait duré que quelques jours et tous mes soins pour le sauver avaient été inutiles.

“ Cinq mois après, la fièvre et la mort réclamaient un nouveau tribut : Mauro s'étendit sur son lit de feuilles sèches et ne se releva plus. Il avait quatre-vingt ans. Son agonie fut lente ; elle dura cinq jours ; nous le veillions tour à tour, Pedro et moi.

“ Le capitaine du négrier sentit pour la première fois son âme s'amolir. Lorsque Mauro succomba et que nous eûmes couché son corps à côté de celui de Trigo, dans le petit cimetière de l'île, l'homme égoïste versa des larmes abondantes.

“ Je profitai de son émotion pour lui parler de Dieu dont il n'avait jamais prononcé le nom devant moi. Nos conversations n'eurent pendant longtemps point d'autre sujet, et j'espère que le repentir de ce grand criminel aura pesé dans la balance de ses actions.

“ La mort de Pedro Bordas suivit d'un an à peine celle de Mauro et de Trigo. Il me semble encore entendre ses dernières paroles :

“ — Il n'y a, disait-il, qu'une seule chose qui me peine. Qui vous portera secours, dans cette île, où vous allez rester seul ? Je vous laisse tout ce que j'ai, mon trésor m'a été inutile. Il vous servira peut-être un jour à triompher de vos ennemis.”

“ Une année s'écoula pour moi dans ce complet isolement. Je me sentais vieillir, mais ma foi me soutenait toujours. Je ne cessais de

me dire que la Providence mettrait fin tôt ou tard à mes infortunes.

“ Tous les jours je conduisais mon troupeau de chèvres jusqu'au sommet du rocher, où je restai de longues heures, attendant avec patience la délivrance qui ne pouvait manquer d'arriver.

“ Elle arriva enfin. Un matin, une voile se présenta au loin à mes yeux. Dieu m'avait exaucé. Je courus arracher un rameau à l'arbre le plus proche et l'agitai en levant la main et en poussant des cris.

“ Ce n'était pas un songe. Le navire se dirigeait vers l'île. On avait remarqué mes signaux. Je tombai à genoux et priai. Puis je me laissai aller à toute l'expansion de ma joie. Je riais, je pleurais, je bondissais, je me frappais le front et la poitrine comme un homme affolé, brandissant aussi haut que je le pouvais ma branche d'arbre.



La soubrette obéit et vint s'asseoir aux pieds de sa maîtresse. — (Page 25, col. 3.)

contentant des victimes que lui avait abandonnées le capitaine. Mais nos forces étaient épuisées et la faim, plus inexorable que la tempête, commençait à rugir dans nos entrailles.

“ Nous passâmes dans la barque de sauvetage sept cruelles journées, sans autres aliments qu'un peu de biscuits et de viande sèche emportés par le capitaine, sans autre boisson qu'un peu de rhum resté dans la gourde dont le pilote ne se séparait jamais.

“ Le matin du huitième jour, comme je pus le constater dans la suite, un îlot s'offrit à nos regards. Dans une demi-heure après, nous abordâmes, étonnés de ne voir aucun insulaire accourir au devant de nous.

“ Nous restions indécis sur la route que nous avions à prendre, quand nous entendîmes des bêlements de chèvres. Bientôt nous les vîmes. Elle

— Une détonation, suivie à de courts intervalles de deux autres, me prouva qu'on venait à mon secours. Bientôt le navire s'arrêta, parfaitement en vue, à deux mille brasses de la côte, et je vis mettre une barque à la mer. Quelques instants après, mes sauveurs débarquèrent.

— Le navire était un bâtiment marchand anglais qui venait de l'Australie et allait à Honolulu. Le surlendemain, je m'y embarquai. Trois mois après, j'étais de retour au Mexique. A la Vera-Cruz et à Puebla, j'appris que le duc de Balboa avait, cinq ans auparavant, perdu son beau-père et presque immédiatement après, sa femme, et qu'il était retourné en Europe avec sa fille. Pablo Garcia avait quitté le Nouveau-Monde avec lui.

— De Puebla, je me rendis à Mexico, où je séjournai quelques mois, atteint de la fièvre dont j'avais pris les germes dans l'île. Grâce à un traitement énergique et à l'aide de Dieu, je me rétablis. Pour déjeuner les manœuvres auxquelles je devais m'attendre de la part de mes ennemis, dès que les événements me mettraient en leur présence, je changeai de nom et pris celui de Monterey, qui est une ville du Mexique.

— Le trésor du capitaine Bordas me rendait, sous le rapport de la fortune, aussi puissant que mes adversaires. Le secours de Dieu ne pouvait manquer de m'assurer la victoire dans le combat que j'allais engager enfin après plus de seize ans de patience. La première rencontre que je fis en arrivant en Espagne, ce fut la vôtre, colonel, et la Providence ne pouvait me donner une marque plus sûre, un présage plus évident de notre prochain triomphe.

Le récit du docteur avait été si attachant, les péripéties de ses aventures avaient si complètement captivé l'attention de son auditeur, que tous deux ne s'étaient pas aperçus de l'absence prolongée du garçon. Il y avait en effet plus d'une heure qu'il avait promis d'apporter immédiatement le dessert. Le colonel en fit la remarque un moment après la narration et, pour stimuler le zèle du retardataire, il battit bruyamment des mains.

Mais cet appel resta sans réponse.

— Je le disais bien, fit-il en riant, l'aubergiste espagnol reste toujours fidèle à sa tradition...

— A moins, ajouta le docteur, que le drôle ne soit, comme ses pareils, passé maître en hablerie, et ne nous ait vanté une cave qui n'existe pas. J'ai connu autrefois une auberge aux environs de l'Escorial où, quand on réclamait une bouteille de vin, il fallait attendre que l'aubergiste eût sellé un cheval et fût allé acheter le précieux liquide à Madrid.

— Pourvu que le nôtre n'ait pas fait de même, dit le colonel.

Il se leva, ouvrit la porte et appela.

Il y eut un instant de silence. Enfin quelqu'un monta. C'était Marouja.

— Tous les hommes sont les mêmes, dit-elle en bougonnant. L'un est ivre-mort...

— Et l'autre ? demanda le colonel avec impatience.

— Je ne sais ce qu'il est devenu et je me suis décidée à vous apporter le dessert moi-même. Il est capable d'être allé se coucher au beau milieu de la besogne. Je l'ai cherché partout sans le trouver ; mais il ne peut être parti, puisqu'il a laissé dans la salle d'en bas sa besace et son bâton.

— Sa besace et son bâton ! s'exclama le docteur avec un geste d'étonnement. Ce n'était donc pas le garçon de l'auberge.

— Non, senor, dit la maritonne, c'était un voyageur comme vous, un vieil ami de l'oncle Matéo. Ils ne s'étaient pas vus depuis seize ans, je crois. Ils ont fêté leur rencontre et comme le patron est resté couché sur la table, c'est son camarade qui a fait le service, dont il paraissait s'acquitter fort bien.

Un soupçon traversa l'esprit du colonel. Il courut au canapé, enleva son paletot de fourrures, regarda partout : le pistolet et la liasse de papiers avaient disparu.

Il poussa un cri de désespoir.

— Nous sommes volés, docteur, dit-il, nous sommes victimes d'un infâme complot.

La maritonne était restée clouée sur place, pétrifiée, contemplant avec épouvante la pâleur des deux hommes dont le visage révélait un affreux désespoir.

— Nous sommes volés, s'écria le colonel, en saisissant le bras de la femme ; parlez, qui est cet homme, d'où vient-il, comment se nomme-t-il, où est votre maître ?

Accablée par tant de questions faites avec menaces, Marouja était tombée à genoux, suppliant le colonel de ne pas la tuer et lui répétant qu'elle était innocente, et ne savait rien. Tout ce qu'elle pouvait dire de l'inconnu, c'était qu'il arrivait, croyait-elle, du château de Balboa.

Le colonel et le docteur poussèrent une exclamation de rage : ils n'avaient plus à douter de leur malheur.

Sans attendre d'autres explications, les deux voyageurs descendirent. Ils trouvèrent l'oncle Matéo étalé par terre. Fatigué de rester couché sur la table, l'ivrogne avait changé de posture et, perdant l'équilibre, il avait roulé sur le sol où il continuait de ronfler.

Il fallait l'éveiller. Le colonel saisit la cruche d'eau restée pleine sur la table et lui vida sur la tête. L'aubergiste, brusquement arraché à son sommeil, ouvrit les yeux en agitant les bras. Au bout d'une demi-heure, on parvint à le faire parler.

A force de questions, il se rappela ce qui s'était passé, donna le nom de Genaro et dit que ce scélérat devait avoir pris sans doute le chemin de Madrid, puisqu'il avait montré l'or qu'on lui avait donné au château de Balboa pour faire ce voyage.

On fouilla la besace abandonnée par Genaro. Elle ne contenait que de vieilles hardes et un passeport au nom de José Lopez.

Genaro ? José Lopez ? Lequel de ces deux noms était le véritable ? L'oncle Matéo, trompé lui-même, n'avait-il pas eu affaire à un coquin dont l'audace était incontestable ?

Le docteur et le colonel avertirent l'aubergiste qu'il devait s'attendre à des poursuites criminelles. Dégrisé aussitôt, l'aubergiste sortit sur leur ordre pour seller les chevaux.

Tout à coup, le docteur eut une exclamation accompagnée d'un geste d'effarement. Il se souvenait qu'il avait laissé sa valise sur le canapé.

En trois enjambées, il se trouva dans la chambre où il avait dîné avec le colonel.

La valise était là, exactement à la même place. Il vérifia la serrure et constata avec joie qu'elle n'avait pas été ouverte. Un coup d'œil jeté à l'intérieur le convainquit que sa précieuse cassette lui restait.

Il referma la valise, l'enleva, prit sur son bras le paletot de fourrures, et de l'autre main son chapeau et celui du colonel.

Lorsqu'il fut redescendu, il vit que le colonel avait jeté deux douros sur la table.

Les voyageurs annoncèrent à Marouja hébétée leur intention de partir sur-le-champs, malgré les ténèbres.

Comme ils se rendaient dans la cour de l'auberge au-devant de Matéo qui ne revenait pas ils aperçurent la tête basse, déconfit, titubant encore, et traînant par la bride une seule des montures.

— Le bandit a mis le comble à l'effronterie, dit-il d'un air penaud, il a volé aussi l'un de vos chevaux.

Il eut une nouvelle altercation avec l'aubergiste, qui commençait à comprendre la gravité de sa situation.

Heureusement, il avait lui-même un cheval à l'écurie. Il finit, après force protestations, par le vendre au colonel.

Une demi-heure après, les deux voyageurs suivaient, dans la nuit noire, la route de Madrid.

#### VIII.—ÉCHANGE DE CONFIDENCES

Il y avait plus d'une heure qu'assise dans son boudoir, la tête curieusement penchée sur une photographie qu'elle tenait dans sa main, Anita de Balboa se livrait à une conversation très animée avec le duc Alexandre son père.

L'élégance du costume de la jeune fille faisait merveilleusement ressortir sa beauté. Une résille bleue, imperceptiblement pailletée d'argent, enveloppait son abondante chevelure noire, et laissait entièrement à découvert l'ovale gracieux de sa figure et une partie de son front.

La finesse idéale de son profil avait une pureté de lignes qui eût fait rêver aux visions célestes, si les ondulations de sa taille cambrée et les con-

tours de son corsage de velours n'avaient trahi une créature terrestre, dont le cœur ne pouvait être étranger aux sentiments humains.

Une grâce ingénue, à la fois réservée et séduisante, brillait dans ses grands yeux, aux prunelles ardentes, lançant des éclairs entre des paupières bordées de longs cils soyeux. Son teint, un peu mat, s'animait d'une expression de joie aux paroles prononcées par don Alexandre.

Par moments, une fugitive rougeur se répandait subitement sur ses joues, tandis qu'un sourire errait sur ses lèvres.

Tout à coup, elle saisit avec effusion les deux mains du duc et les serra vivement dans les siennes, après avoir déposé la photographie sur une petite table à côté d'elle.

— C'est impardonnable, dit-elle ; avoir des secrets pour moi, père, quand je ne te cache rien. Tu es pâle, pourquoi ? Tu es soucieux, pourquoi ? Est-ce le moment de ressembler au chevalier de la Triste Figure ? Voyons, dis-moi la cause de tes ennuis ? Je le veux. Ne m'oblige pas à être rancunière.

Le duc l'attira doucement à lui, et la tenant ensuite à quelque distance pour mieux la contempler :

— Tu m'aimes bien, n'est-ce pas, Anita ? fit-il en soupirant.

— Non, repartit-elle avec une minauderie, je ne t'aime pas comme tu es là, rêveur, pensif. Qu'as-tu enfin ? Il y a une heure que je te questionne sans pouvoir obtenir une réponse.

Elle changea tout à coup d'intonation, et sa main essuya précipitamment une larme qui perlait sous la paupière du duc.

— Pourquoi es-tu chagrin, mon père ? interrogea-t-elle avec anxiété. N'as-tu point tout ce qui te rend heureux ?

Don Alexandre demeura quelque temps silencieux ; puis, passant lentement sa main sur son front :

— Ne parlons plus de cela ! dit-il.

Elle eut un moment d'impatience.

— Tu ne m'as pas accoutumée à ces réticences, fit-elle. Je ne veux pas que tu me dissimules ce qui t'inquiète ? T'ai-je jamais défendu de lire dans mon cœur comme dans un livre ouvert ?

— Et c'est cette confiance qui fait de toi ce que j'ai de plus cher au monde, tu le sais bien, Anita.

— Alors, pourquoi ne paies-tu pas ma confiance de retour ?

— Parce que... parce... que...

— Ton langage est extraordinaire, je le répète. Jamais tu n'as eu avec moi ces réserves. Est-ce que j'ai agi de cette façon quand tu m'as montré cette photographie d'Horace ? Ne t'ai-je pas dit tout de suite où je l'ai vu, pourquoi je veux qu'il fasse mon portrait, ne t'ai-je pas, franchement, sans aucun détour, avoué que je l'aime, et que s'il te demandait ma main aujourd'hui, je verrais comblé mes vœux ? Pourquoi donc ces hésitations de ta part ? Mes confidences me donnent le droit de réclamer les tiennes ?

Le duc resta un instant absorbé ; puis, pour couper court à cet interrogatoire :

— Tu sais, dit-il, que je pense souvent à ta pauvre mère, et il y a des moments où la gaieté de ta physionomie me rappelle, malgré moi, son image, et évoque la tristesse que j'ai eue à sa mort. Elle s'inclina, et laissa tomber sa tête sur l'épaule de don Alexandre :

— Pauvre père, dit-elle, j'ai eu tort de penser que tu as tout ce qui rend heureux. Il y a, en effet, des souvenirs qu'aucune tendresse ne peut effacer.

— La tienne fait exception à la règle, ma fille, mais les blessures les mieux cicatrisées se rouvrent quelquefois. Ne te préoccupe pas de ma tristesse passagère. Un sourire de toi suffit pour la chasser. N'es-tu pas toute ma joie, et quelle autre ambition puis-je avoir que celle d'assurer ton bonheur ?

Elle l'enlaga étroitement dans ses deux bras, et lui donna un long baiser.

— Méchant ! dit-elle en recouvrant tout à coup l'enjouement de son caractère, tu m'as fait pleurer dans un moment tout à fait inopportun. Je suis sûre que j'ai les yeux rouges. Que va penser de moi Horace ?

— Il pensera, comme j'ai pu m'en apercevoir dans la première séance, qu'il est fasciné par une jolie magicienne. Et il ne se trompera pas.

Un petit coup frappé à la porte du boudoir suspendit le dialogue. Une tête éveillée de soubrette passa entre les deux rideaux de la portière, et une voix plus familière que cérémonieuse, dit avec un petit accent d'intelligence :

—Le peintre de la senorita vient d'entrer.

Anita eut un geste d'humeur, courut se mirer dans la glace, s'assura que ses larmes étaient bien séchées, et avec une émotion jouée :

—Cette Rosita est insupportable. Je suis horriblement mal coiffée aujourd'hui. Je ne retrouverai jamais la pose d'hier.

Quelques minutes après, la soubrette introduisit Horace Stone dans le boudoir.

Le duc alla au-devant de l'artiste, lui tendit amicalement la main, le complimenta sur son exactitude et le conduisit à sa fille, qui était restée debout au fond de la pièce.

Elle accueillit le salut du jeune homme avec un sourire qui, dès le premier instant, ne laissa plus aucun nuage sur son front.

Horace fit galamment l'éloge de la toilette de la jeune fille.

—C'est exactement la même que celle d'hier, reprit-elle vivement, je n'avais pas le droit d'y rien changer.

—Je la trouve pourtant plus gracieuse, senorita, répartit-il avec embarras.

Rosita avait mis en place le chevalet et la toile. L'artiste, après un échange de quelques paroles avec le duc, reprit son travail.

De temps à autre Anita se levait, impatiente de voir les progrès de l'œuvre.

—Je ne fais qu'esquisser les contours, senorita dit le peintre; vous ne pourrez vous rendre compte de l'ensemble que lorsque j'aurai tâché de rencontrer la ressemblance, et je me trouve devant un modèle dont il me sera peut-être impossible de rendre toute la beauté.

La flatterie était délicate, exprimée toujours dans la langue un peu hyperbolique et naturellement séductrice des Lope et des Calderon. La voix de l'artiste avait de plus des accents qui saisissaient la jeune fille d'un intime ravissement. En dépit d'elle-même, elle eut un léger mouvement de la tête qui en accusait, avec un charme nouveau, les élégantes proportions.

Chaque fois qu'Horace levait ses regards sur elle, un trouble qu'il ne pouvait vaincre s'emparait de lui et il se plongeait dans une douce extase d'où il tirait heureusement une question du duc assis à quelque pas du chevalet et paraissant lire attentivement un journal.

—La convocation des Cortès est enfin décidée; le nouveau ministère ne peut tarder à être constitué.

Don Alexandre, poursuivant sa lecture à voix haute, avait prononcé cette phrase au moment où l'artiste absorbé dans sa rêverie, contemplait son modèle dont il admirait évidemment les traits beaucoup plus qu'il ne les étudiait.

Horace eut le tressaillement du poète qui, emporté dans les plus hautes régions du ciel, se sent tout d'un coup précipité sur la terre pour y tomber dans la prose plate et froide de la politique.

Cependant il se remit tout à coup de cette effroyable chute, à la pensée que sa distraction pouvait trahir le cours de son esprit, et répondit à don Alexandre par un compliment de circonstance.

—C'est nous donner la certitude, monsieur le duc, de votre prochaine arrivée au pouvoir, dit-il avec une intonation qui avait pour but d'électriser la fibre de la vanité.

—Mon père a droit depuis longtemps à cet honneur, répartit Anita.

—La reine ne saurait avoir de conseiller plus éclairé, fit le peintre.

—Et plus dévoué, commenta la jeune fille.

—Je ne cherche pas le pouvoir, dit le duc, mais si mes amis et la couronne m'obligent à en accepter le fardeau, je céderai à leur volonté, avec la conviction d'entreprendre une tâche d'autant plus difficile que les ennemis du trône sont déjà parvenus à l'ébranler et que le jour n'est peut-être pas loin où nous serons aux prises avec un nouveau soulèvement carliste et peut-être avec une insurrection républicaine.

—Mon père a toujours été l'adversaire déclaré du comte de Montéolin, de don Juan et de leurs partisans, reprit Anita, et c'est le duc de Balboa

qui a contribué plus qu'aucun autre grand d'Espagne, à faire envoyer au supplice le général Ortéga, quoique je l'ai bien imploré en faveur du malheureux condamné.

—Il y a des crimes pour lesquels il n'y a pas de pardon, dit le duc avec une froide sévérité. J'ai voté pour la mort d'Ortéga avec la majorité du Sénat, parce que nul n'a le droit d'écarter le bras qui doit frapper les coupables; quand la société réclame une expiation légitime, la clémence est une injure faite à la justice. Je blâme la faiblesse du gouvernement qui, d'accord avec la reine, a fait grâce, dans ses derniers temps, à quelques-uns des officiers carlistes les plus compromis, après avoir fait exécuter Ortéga. Si demain je suis appelé à prendre le portefeuille de la justice et de la grâce, dont il est question pour moi, mon premier acte sera de demander aux Cortès l'abrogation du décret d'amnistie. Le repentir ne suffit pas pour désarmer les vindictes publiques.

La conversation se prolongea quelque temps. Horace était heureux de voir durer la séance au delà des deux heures convenues, et il saisissait avec empressement, encouragé par Anita, chaque prétexte de varier les sujets de l'entretien.

Le duc, de son côté, semblait avoir le désir de ne pas laisser partir l'artiste et, dès que le dialogue menaçait de finir, il le ranimait par une interrogation nouvelle. Très habilement, et sans que son interlocuteur en eût conscience, il l'attira sur le terrain où depuis la visite qu'il avait faite à l'atelier du peintre, des pensées, vainement chassées, le ramenaient constamment.

—Votre tour du monde a dû vous permettre de faire toute une moisson de souvenirs? dit-il.

—Vous nous les raconterez, n'est-il pas vrai? demanda la jeune fille avec un accent de prière qui ressemblait presque à un ordre.

—Vous m'enlevez d'avance toute liberté du refus par lequel il est d'usage de faire précéder le consentement, senorita, répondit le peintre, et pour vous prouver mon obéissance, je m'exécuterai dès aujourd'hui même, si je ne craignais d'abuser de la patience qui est, je le vois, une des vertus de mon modèle.

Le duc joignit ses instances à celle de sa fille, et Horace avait commencé de dire qu'il n'était, comme sa sœur Virginie, qu'un enfant adoptif de sir Richard Stone et que tous deux avaient été recueillis par le quaker bienfaisant dans des circonstances dramatiques, lorsque la porte du boudoir s'ouvrit et livra passage à Rosita qui annonça l'arrivée de don Pablo Garcia, et remit au duc un billet cacheté.

Don Alexandre déchira l'enveloppe, lut rapidement quelques lignes, et, avec un léger tremblement de la voix :

—Je regrette, mon cher monsieur, dit-il en se levant, de devoir vous quitter à l'endroit le plus palpitant de votre narration. Une affaire grave m'oblige à recevoir sur-le-champs, dans mon cabinet, la personne qui me fait passer ce billet. Mais comme je tiens autant que ma fille à ne point perdre un seul incident de vos aventures extraordinaires, je vous serais reconnaissant de faire accueil à ma demande, au risque de la trouver en contradiction avec celle que va vous faire mon tyran. Je n'ai pas de peine à lire dans les yeux d'Anita toute sa curiosité, et je vois poindre l'orage qui va éclater, si je parle d'interrompre, au moment le plus émouvant, ce roman de la réalité. Peut-être aurez-vous plus d'empire et pourrez-vous conjurer l'orage mieux que moi.

—Don Pablo peut attendre, dit Anita. Tu n'es pas, que je sache, à la merci d'un ancien serviteur.

Le duc se redressa avec un mouvement d'impatience.

—Il m'est impossible, dit-il un peu sèchement, de différer l'entretien que Pablo me demande.

—Il attendra, reprit la jeune fille avec un geste d'autorité. Je ne veux pas qu'on nous interrompe. Rosita va dire à don Pablo que mon père ne peut le recevoir en ce moment. Qu'il revienne plus tard.

La soubrette, sachant d'avance à qui appartenait l'autorité, se retira, et l'artiste allait reprendre son récit lorsque Rosita revint précipitamment avec un nouveau billet.

—Don Pablo insiste, dit le duc après avoir,

d'un coup d'œil, parcouru les lignes; sous peine d'encourir toute ta colère, je dois le voir à l'instant.

Anita lança un regard de dépit, presque de menace à son père, et, sans pouvoir maîtriser entièrement les sentiments qui l'agitaient :

—Je suis très contrariée, senor, dit-elle, s'adressant au jeune homme, d'avoir à constater devant vous que mon père est en pleine rébellion et je lui déclare qu'il n'a rien à espérer de mon indulgence. Je serai impitoyable.

—Le pardon n'est-il point, senorita, suivant l'expression du poète, la plus noble vengeance? répartit Horace en s'inclinant.

Elle lui tendit affectueusement une main qu'il retint un instant dans la sienne :

—Votre bonté me désarme, monsieur, fit-elle, et je consens, grâce à votre intercession, à ne pas exercer ma légitime rancune.

—Et les rancunes espagnoles sont terribles, commenta le duc.

Don Alexandre se dirigea vers la porte. Horace salua la jeune fille, promit de revenir le lendemain de meilleure heure et sortit avec le duc.

Anita fit signe à Rosita de rester.

—Assieds-toi là, dit-elle, et avant d'enlever le chevalet et le tableau, donne-moi sincèrement ton opinion.

La soubrette obéit et vint s'agenouiller aux pieds de sa maîtresse :

—Regarde bien. Trouves-tu ce portrait ressemblant?

—La senorita le sait mieux que moi, dit la confidente, et Dieu me garde de ne pas être du même avis qu'elle.

—Tu es incorrigible, s'exclama la jeune fille; si je ne puis pas compter sur ta franchise, que veux-tu que je fasse de toi?

Anita vit une larme briller dans les yeux de la soubrette.

—Pardonne-moi, ma bonne Rosita, reprit-elle avec douceur, en lui donnant une caresse familière, tu sais combien je suis vive : je t'ai parlé rudement malgré moi, mais je ne sais plus ce que je fais ni ce que je dis... Aussi pourquoi ne pas me comprendre tout de suite? N'es-tu pas mon amie d'enfance, ma sœur de lait... Et ne t'ai-je pas fait entendre, depuis un mois, le même aveu à toi pour qui je n'ai pas plus de secrets que pour mon père?

—La senorita m'a dit qu'elle aime don Horace et elle ne me l'aurait pas dit que...

—Eh bien que...

—Que je l'aurais deviné tout de suite.

Anita ouvrit un coffret de nacre lamé d'or et en tira une croix en perles fines qu'elle attachait au cou de sa sœur de lait.

—Mais, senorita, dit la soubrette, vous êtes trop bonne pour moi. Voilà le douzième cadeau que vous me faites depuis quatre semaines.

—Fais-en ce que tu voudras ou rends-les moi si tu n'en veux pas.

Anita eut un trépigement d'impatience.

—La senorita se fâche encore contre moi.

—Tais-toi et parlons d'autre chose.

Rosita sourit.

—C'est à dire parlons d'Horace.

—Ah! petite friponne, tu commences à avoir de l'esprit. Tu as raison : parlons de lui puisque son nom et son image occupent toutes mes pensées.

Tandis que ce dialogue se continuait entre la jeune maîtresse et la soubrette, don Alexandre avait descendu avec le peintre les marches du grand escalier intérieur de son palais.

Au bas attendait un homme dont la mise recherchée ne dissimulait pas la vulgarité de l'aspect et du maintien. Il avait les membres gros et lourds, la figure commune, les mains épaisses et grossières, quoique gantées. Son dos voûté, son embonpoint, son regard audacieux, son allure sans aucune distinction, dénotaient dès l'abord un rustre enrichi. C'était Pablo Garcia.

Il jeta sur l'artiste un coup d'œil rude et défiant, salua avec l'effronterie d'un ancien valet devenu maître, et sans attendre que don Alexandre lui eût adressé la parole, vint se poster devant lui en disant à demi-voix :

—J'ai plusieurs communications importantes à vous faire.

Le duc, visiblement impatienté, désigna une

porté ouvrant dans le vestibule et, prenant congé de l'artiste, disparut avec son ancien intendant, tandis qu'Horace gagnait le perron de sortie.

Une fois entré dans la pièce où don Alexandre l'avait précédé. Pablo s'était assis familièrement.

—Monsieur le duc me permettra, dit-il, de passer tout de suite aux faits. Mon fils, Juan Antonio, continue à nous servir auprès du peintre dont il est déjà l'intime et le confident et dont il sera, si vous le voulez, bientôt le proche parent.

—Comment cela ?

—Juan Antonio, à qui j'ai appris à ne douter de rien, s'est épris de la sœur de l'artiste autant que celui-ci se passionne pour la Senorita de Balboa. Et Juan, pour être sûr de l'accueil fait à sa demande, supplie monsieur le duc de vouloir bien lui servir de protecteur en cette circonstance.

Le duc se redressa avec un mouvement de mépris.

—Votre fils est encore plus imprudent que son père, dit-il. Vous oubliez tous deux que si Horace Stone épouse Anita de Balboa il ne saurait avoir pour beau-frère...

—Le fils d'un homme à qui le duc de Balboa doit tout ce qu'il est, acheva brutalement l'ancien intendant.

—Pablo !

—Monsieur le duc oublie que je ne suis plus indirectement à son service, que mes économies, mes spéculations à la Bourse, m'ont assuré l'indépendance, que je puis disposer, au besoin, en faveur de Juan Antonio d'un million et que la seule chose qui lui manque pour faire figure dans le monde, c'est, à défaut d'un titre, une haute position.

Don Alexandre eut un geste de répulsion.

—Monsieur le duc se trompe du reste, reprit Pablo Garcia, sans sourcilier. Il entre dans mes plans, qui servent aussi les vôtres, de faire épouser la senorita Stone par mon fils ou tout au moins de faire agréer les espérances de Juan Antonio. Et si mes plans avortaient, en dépit de mon habileté, c'est monsieur le duc qui en subirait les conséquences avec moi.

—Je ne vous comprends pas.

*A suivre*

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 11 août 1888

# PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XLIII

Le pirate Landrinet (un ex-lapin comme Patte-Poule) revenait de Paris. En traversant les rues de Bougival il fut frappé de surprise et de défiance par la vue des nombreux uniformes qui donnaient à l'aspect d'un camp. Il prêta l'oreille, et quelques mots entendus à la dérobée lui firent comprendre, où plutôt deviner, l'immense péril que les hôtes du Moulin-Rouge allaient courir. Il gagna la berge de la rivière, se mit à la nage, passa dans l'île et donna l'alarme. Tous les bandits furent sur pieds en un instant... Eperdus de terreurs, ils détachèrent les grandes chaloupes amarrées sous l'estacade et se disposèrent à prendre la fuite. Landrinet fit remarquer alors l'absence de Joël Macquart et de Liseron.

—Tan' pis pour le capitaine et pour le lieutenant ! s'écrièrent d'une commune voix les pirates, qu'ils s'arrangent ! Charité bien ordonnée commence par soi-même !... Nous n'irons pas risquer de nous perdre pour les sauver !

Tous les hommes de la troupe s'entassèrent dans les chaloupes qui, protégées par l'obscurité, filèrent rapidement dans la direction de Saint-Germain. Les embarcations des fugitifs passaient à la hauteur du château de Port-Marly,

juste au moment où le canot monté par Lascars et par Liseron s'approchait de la rive pour recueillir le corps inanimé de Pauline.

Après avoir opéré le sauvetage, le capitaine et le lieutenant reprirent à force de rames le chemin du Moulin-Rouge. A peine arrivé, Lascars saisit dans ses bras madame d'Hérouville évanouie et gravit les escaliers conduisant au vieil édifice. Sa stupeur fut profonde en trouvant la maison déserte. Le désordre intérieur attestait qu'un brusque départ venait d'avoir lieu, et ce départ ressemblait à une fuite.

—Que veut dire ceci ? se demanda le baron avec un commencement d'angoisse, que se passe-t-il donc ?

A peine achevait-il de se poser cette double question, lorsque le lieutenant le rejoignit tout effaré, et s'écria :

—Capitaine, il y a dans l'air une catastrophe ! Les chaloupes de l'estacade ont disparu et l'on entend des bruits étranges du côté de Bougival.

Lascars sortit vivement et prêta l'oreille. De vagues murmures et de faible cliquetis d'armes arrivèrent jusqu'à lui. En même temps il vit briller ça et là de l'autre côté de la Seine, des points faiblement lumineux. Il n'en fallait pas plus pour dévoiler la vérité toute entière à une intelligence aussi perspicace, à une imagination aussi vive que celle de Lascars.

—Tout va mal ! murmura-t-il. Nous sommes trahis !... Avant un quart d'heure on attaquera le Moulin-Rouge !... Il faut fuir !... Porte dans le canot le corps de madame d'Hérouville... En cas de malheur cette femme nous servirait d'otage !... Viens me rejoindre ensuite... Le coffre-fort contient une fortune... il s'agit de sauver le coffre-fort !

Deux minutes suffirent au lieutenant pour exécuter la première partie de sa mission et pour se retrouver près du capitaine. Le coffre-fort était une grande caisse de bois de chêne, doublée et bardée de fer. Cette caisse renfermait une somme considérable ; sa pesanteur était énorme, et c'est à peine si les forces réunies de Lascars et de Liseron suffirent à la porter jusqu'au canot et à la faire passer par-dessus le bordage.

—Maintenant, dit Roland d'une voix sourde, une hache et des fusils... et partons !... Les gens de la police embarquent, j'entends grincer là bas les chaînes de bateaux !...

Liseron s'élança de nouveau dans le vieil édifice. Son absence ne dura que quelques secondes. Il tendit à Lascars la hache et les fusils, sauta dans le canot et saisit les avirons...

—Il était temps !... murmura le prétendu Joël Macquart

Le canot fila. Une ou deux minutes s'écoulèrent.

—Capitaine, dit tout à coup Liseron.

—Et bien ?

—Nous n'avancions pas... Nous sommes trop chargés... Le moindre mouvement imprudent suffirait à nous faire chavirer... l'eau de la rivière atteint presque le niveau de nos bordages...

—Rien ne nous presse... répliqua Lascars, que risquons nous au milieu des ténèbres qui nous entourent ? Il est à peine dix heures du soir ; on ne peut songer à nous poursuivre puisque nous sommes invisibles, et quand paraîtra le jour nous aurons fait dix lieues...

Tandis que le baron prononçait ces paroles, une leur faible d'abord, mais qui grandit avec une rapidité électrique, éclaira le ciel derrière les fugitifs.

—Qu'est-ce que cela ? demanda Lascars saisi d'épouvante.

—Cela, capitaine, c'est le Moulin-Rouge qui s'allume ! Avant de partir, j'ai jeté sous les vieilles charpentes une botte de paille enflammée ! Les gens de la police ne trouveront que des cendres tout à l'heure... L'idée était bonne, n'est-il pas vrai ?

—Malheureux !... s'écria Roland avec une rage indicible, malheureux, tu nous as perdus !

—Perdus !... répéta Liseron effaré. Pourquoi ? Comment ?

—Les ténèbres étaient notre unique sauvegarde ! Ces clartés fatales nous trahissent !... On va nous appuyer la chasse !... Je te le répète, nous sommes perdus !

En effet, une immense colonne de flamme

jailissait des toitures croülantes du vieux moulin, et répandait sur la Seine et sur les rives les torrents d'une lumière éblouissante. Toute une flottille de chaloupes traversait le fleuve à la hauteur de la machine de Marly, et déjà deux embarcations, détachées de cette flottille et montées chacune par quatre soldats de la maréchaussée, se mettaient à la poursuite des fugitifs.

—Nous n'avons qu'un espoir, murmura Lascars, c'est de les gagner de vitesse !... Force de rames !... la vie en dépend !

—Impossible, répliqua Liseron ; le poids écrasant de cette caisse paralyse mes efforts... Je vous l'ai dit, nous n'avancions pas...

—Alors jetons la caisse à l'eau !

—Impossible encore ! au premier mouvement nous allons sombrer... Vous voyez bien que l'eau nous gagne...

Le baron fit un geste de désespoir... Il saisit la hache et se mit à frapper avec une violence convulsive le coffre-fort, espérant le briser facilement et s'emparer de son contenu... Les ferrures résistèrent... La hache se brisa.

—Cessez, capitaine, au nom du ciel !... balbutia Liseron tremblant, nous faisons eau de toute part et je ne sais pas nager.

Le baron se tordait les mains. Les canots de la police se rapprochaient de plus en plus. Outre les soldats de la maréchaussée, le drame auquel nous assistons avait deux témoins. Depuis le moment où ils avaient quitté le château de Port-Marly, Tancred d'Hérouville et le comte de Rieux exploraient la rive de la Seine, s'efforçant de sonder du regard les ténèbres opaques et répétant sans cesse le nom de Pauline avec des intonations suppliantes. Quand les gerbes de l'incendie éclatèrent dans le ciel sombre, ils crurent que Dieu lui-même venait d'allumer cette torche miraculeuse afin d'éclairer leurs recherches. Ils regardèrent avec un muet étonnement passer devant eux ce canot bizarre qui semblait près de couler bas et que montaient deux hommes aux gestes insensés...

—Capitaine !... répéta Liseron, capitaine, l'eau nous gagne !... Allégez l'embarcation ou c'en est fait de nous.

Lascars poussa une rauque clameur et promena ses yeux autour de lui avec désespoir.

—Ah ! murmura-t-il t ut à coup, cette femme ! cette femme !... Je n'y songeais plus... c'est elle qui va nous sauver, peut-être.

Et, saisissant le corps toujours inanimé de la marquise, il le lança dans le sillage du bateau.

Un double cri d'une expro sion déchirante, répondit sur la berge à l'exclamation de Lascars. Tancred et M. de Rieux venaient de reconnaître Pauline, et tous deux, sans même se débarrasser de leurs vêtements, bondissaient dans la Seine et nageaient vers l'infortunée. Tancred arriva le premier.

A ce moment précis le canot du Moulin-Rouge disparaissait, chaviré par le brusque mouvement de Lascars et entraîné au fond du gouffre par l'énorme poids du coffre-fort.

L'infâme gentilhomme se débattit à la surface du fleuve pendant une ou deux secondes, blasphémant et maudissant Dieu, puis à son tour, il fut englouti. Liseron n'avait point reparu. *Tout est bien, qui finit bien !... C'est un proverbe qui le dit et les proverbes ont toujours raison. Sauvageon finit mal !... L'influence néfaste de sa mauvaise étoile l'emporta d'une façon définitive sur les rayonnements de la bonne. Le pauvre diable fut pendu haut et court !*

—La corde est, en ce bas monde, la seule chose qu'il n'ait pas volée !... s'écria l'un des spectateurs de sa grimace suprême.

Hector de Rieux épousa Mathilde.

Nous aimons à croire qu'ils se rendirent mutuellement heureux, et nous sommes en mesure d'affirmer que le bonheur de Tancred et de Pauline fut d'autant plus grand, d'autant plus infini, que ces deux nobles cœurs avaient plus cruellement souffert.

FIN